

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10^{ME} ANNÉE, No 509—SAMEDI, 3 FEVRIER 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS. — GEORGES WASHINGTON

STATUE ÉQUESTRE, PLÂTRE, POUR UNE CIRE PERDUE, PAR M. BARTLETT

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 3 FEVRIER 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—A l'étranger, par A. d'Audeville.—Statue de Georges Washington.—Carnet du "Monde Illustré"—Causerie, par E. Z. Massicotte.—Notes et impressions.—Poésie : Baiser pur, par Albert Ferlant. Nouvelle : Une haine de femme, par Louis Ulbach.—Bibliographie, par Pierre Bédard.—Théâtres, par Joseph Genest.—Salamalecs.—La lune de miel d'un empereur, par Mme d'Abrantès.—A coups de crosse, par Jeanne Magdeleine.—Science récréative.—Carnet de la cuisinière.—Un conseil par semaine.—Notes et faits.—Nouvelles à la main.—Primes du mois de décembre.—Choses et autres.—Feuilletons.—Jeux d'esprit.

GRAVURES.—Beaux-Arts : Georges Washington.—Rêve d'amour (double page).—Gravures de nos deux feuilletons.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

Le MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zéloteurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT-SEIZIÈME TIRAGE

Le cent-seizième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JANVIER), aura lieu samedi, le 3 FEVRIER, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.

A L'ETRANGER



A Chambre des Communes, la nation anglaise elle-même sont fort agitées : il s'agit de la suprématie sur mer de l'Angleterre.

Vous savez comme moi, chers lecteurs, que cette suprématie de l'Angleterre sur toutes les mers est absolument nécessaire au bonheur du genre humain en général et à celui des An-

glais en particulier.

Un journal écrivait à ce propos que "l'Angleterre en perdant sa suprématie sur mer perdait son commerce, ses colonies et qu'une grande partie de sa population serait réduite à la misère."

Ce dernier fait ne changerait pas grand'chose à la marche actuelle des événements, puisqu'il est de notoriété que c'est en Grande Bretagne qu'on rencontre les plus grandes misères.

Mais si chaque peuple parlait de la sorte, envisageant la nécessité de s'assurer la suprématie des mers, pour asseoir son influence et son commerce,

les nations civilisées, déjà épuisées par les armées permanentes, trouveraient là un excellent moyen pour se ruiner plus promptement.

L'Angleterre, qui par bonheur pour elle ne connaît pas cette charge si lourde de la nation armée, ce qui fait sa force en tant que puissance maritime, aurait pourtant fort à faire si elle prétendait à elle seule égaler les autres nations du globe.

Notre bon La Fontaine a écrit une fable là-dessus.

Tout bien considéré d'ailleurs, il paraît que ce peuple anglais s'était effrayé à tort, et lord Gladstone est parvenu à le rassurer. Admirons en passant avec quelle désinvolture John Bull compare complaisamment ses forces à celles des nations soi disant amies.

L'Angleterre possède dix-neuf vaisseaux de guerre de première classe, tandis que la France et la Russie unies n'en peuvent mettre que quatorze en ligne. D'autre part, Albion compte plus de vaisseaux de toute classes que trois autres nations ensemble. Enfin la flotte de guerre anglaise jauge cinq cent vingt-sept mille tonneaux, tandis que la flotte franco-russe n'en jauge que trois cent dix-huit mille.

Il est donc absurde de parler comme on l'a fait d'un danger imminent pour l'Angleterre, nous en conviendrons sans peine, grâce aux explications de lord Gladstone.

All right ! L'Angleterre continuera à régner sur les mers, à prendre par-ci par-là possession des pays à sa convenance et à se moquer un peu partout du droit des gens.

Constatons pourtant en passant que la motion de lord Hamilton, réclamant une augmentation immédiate de la flotte, a été appuyée par les députés les plus influents, effrayés par l'alliance franco-russe. Dieu sait pourtant si l'on songe à menacer l'Angleterre par cette alliance. Mais il y aura toujours de par le monde des gens et des nations qui ne se sentiront rassurés qu'en se sachant les plus forts. Pour les particuliers comme pour les nations, ce souci ne hante généralement pas le cerveau de ceux qui ont les mains nettes.

* *

Certes, je ne voudrais, pour rien au monde, avancer cette opinion téméraire que les affaires se débrouillent au Brésil.

Pourtant, on commence à voir au moins où tendent les belligérants. L'amiral de Mello, dont on ne connaissait pas au juste le but ni les sentiments, convaincu qu'il ne parviendrait pas à renverser seul le président Peixoto, s'efforce pour faire place à l'amiral de Gama dont les attaches impérialistes sont bien connues.

Depuis le début de l'insurrection, l'amiral de Gama, directeur de l'école des cadets de la Marine, s'est retiré dans une des îles de la rade de Rio, gardant une stricte neutralité, sous prétexte de soustraire les jeunes gens confiés à ses soins aux honneurs de la guerre civile.

L'amiral de Gama est non seulement le premier homme de mer du Brésil, mais c'est aussi le seul personnage influent dont le nom n'a jamais été mêlé aux tripotages financiers.

Il vient enfin de se déclarer, et, en prenant le commandement des forces insurrectionnelles, il a lancé une proclamation importante demandant à la nation de se prononcer entre la République et l'Empire.

La réponse semblerait ne pouvoir être douteuse, après la cruelle expérience qui vient d'être faite, si les peuples apportaient d'ordinaire quelque sagesse dans la direction de leurs propres affaires.

En attendant que la comtesse d'Eu abdique, comme on prétend que l'amiral de Gama le lui a demandé, en faveur du jeune prince dom Pedro d'Alcantara, qui achève en ce moment ses études militaires à Vienne, l'amiral songe à former un gouvernement provisoire composé de monarchistes avérés.

Espérons que ce sera la fin des malheurs de cet infortuné pays, si cruellement puni de s'être lancé dans des aventures, alors qu'il avait à sa tête le meilleur et le plus libéral des princes, le plus débonnaire des souverains.

La situation est trop grave en Italie pour que nous ne soyons pas obligé d'y revenir chaque semaine, car chaque jour, pour ainsi dire, nous rapproche de la catastrophe finale.

Veut-on se faire une idée de la misère qui étroit les petits propriétaires italiens ?—Dans la petite ville de Chiaramonte, de la préfecture de Syracuse, cent vingt neuf débiteurs du fisc ont actuellement leurs terres saisies, faute de pouvoir acquitter l'impôt. Sur ces cent vingt-neuf débiteurs, sept sont saisis pour moins de 5fr., trente pour moins de 10fr., cinquante-huit pour moins de 20fr., et sept seulement pour plus de 50 fr. C'est donc le petit propriétaire, le plus intéressant, qui souffre le plus de la terrible crise que traverse l'Italie.

Crispi sera-t-il le sauveur ?—On l'acclamait d'abord comme tel, mais le programme qu'il a développé devant les Chambres semble lui avoir aliéné beaucoup de sympathies.

On espérait que le Crispi mégalomane allait se faire micromane et réduire toutes choses, les armements surtout, à la mesure convenable. On commence à craindre de s'être bien trompé.

Il est vrai que Crispi est l'homme des coups de théâtre et les Chambres prorogées jusqu'à la fin de janvier lui ont donné, pendant plus d'un mois, l'autorité d'un dictateur.

On compte sur lui, en Italie, comme sur le Messie. D'après la *Gazette de Voss*, la situation est désespérée s'il ne trouve pas un expédient. Les uns disent qu'il s'en tirera en jetant par dessus bord la triple alliance, les autres, plus confiants dans son habileté que dans son honnêteté, pensent qu'il présidera à la révolution et reviendra républicain fort opportunément après avoir assisté à la chute de la maison de Savoie.

D'après les financiers, dont l'avis ne doit jamais être négligé en de telles circonstances, c'est la débâcle prochaine, et les cours de la Bourse confirment cette opinion.

* *

L'art de la guerre fait sans cesse de nouveaux progrès.

La fumée du tir gênait les combattants pour viser leurs ennemis. On a inventé la poudre sans fumée.

Mais, comme il était facile de le prévoir, cela a suggéré aux inventeurs l'idée d'imaginer des engins destinés à produire dans les rangs ennemis une fumée artificielle.

L'un d'eux a été plus loin dans cet ordre d'idées ; c'est l'Allemand Paul Rhein, l'inventeur d'un obus merveilleux qui produit, au milieu des troupes ennemies, un tel nuage que l'obscurité devient complète.

Mais cela n'a pas semblé suffisant à l'ingénieur Allemand et sa fumée est douée de propriétés particulières, si bien que les soldats qui la respirent sont pris d'un irrésistible besoin de tousser et d'éternuer, et que, tout larmoyants, secoués par les quintes de toux, ils sont absolument désarmés pendant quelques minutes.

N'est-ce pas une véritable invention d'opéra-comique ?

A. D'AUDEVILLE.

STATUE DE GEORGES WASHINGTON

(Voir gravure)

Cette statue est remarquable par ses proportions admirablement gardées. L'attitude de Washington, tout en étant celle d'un cavalier consommé, est également celle qui convient au héros de l'Indépendance. Droit comme un soldat, correct comme un gentleman, la figure calme et impassible, tel devait être Washington au milieu du feu de la bataille.

Cette jolie statue équestre du héros américain, qui orne notre frontispice, est une étude très fine et très spirituelle du parfait cavalier. Il est probable (et elle le mérite) que M. Bartlett achèvera son œuvre et l'exécutera de grandeur naturelle pour quelque place d'honneur aux États-Unis.



M. l'abbé L.-Z. Champoux, curé de Saint-Polycarpe, a été nommé protonotaire apostolique.

* *

M. l'abbé J. Larocque a quitté la paroisse de Saint-Jean-Baptiste ; il est appelé à l'évêché de Sherbrooke.

* *

Le nombre de volumes imprimés en France pendant l'année 1893 est de 20.000, en chiffres ronds. Sur ce nombre, Paris à lui seul a produit 6.200 volumes.

* *

La Cour de Cassation a rejeté le pourvoi en grâce de Vaillant, le dynamitard. Le président de la République peut seul maintenant lui sauver la vie. Espérons qu'il ne le fera pas !

* *

Un détachement de troupes françaises a été surpris, au Tonquin, par une bande de pirates. Le capitaine Delaunay a été tué, le lieutenant blessé et vingt hommes mis hors de combat du côté des Français.

* *

M. le comte de Munn, chef bien connu des conservateurs ralliés, en France, qui avait subi un échec aux élections dernières pour le renouvellement de la Chambre, été élu, la semaine dernière, député à Morlaix.

* *

On annonce que M. l'abbé Arthur Captier a été élu supérieur général de la compagnie de Saint-Sulpice, à Paris. On se rappelle que M. l'abbé Collin, supérieur du Séminaire de Montréal, s'était rendu à Paris pour assister à l'élection du nouveau supérieur.

* *

Il y a aux Communes anglaises un député qui y siège depuis soixante ans sans interruption. C'est M. Charles P. Villiers, représentant le comté de Wolverhampton et il est âgé de quatre-vingt-treize ans. Aux communes canadiennes, notre plus vieux député est M. Bourassa, il porte encore vigoureusement ses quatre-vingt-un ans et il représente le collège électoral de St-Jean depuis quarante ans.

* *

Nous accusons réception du *Carnaval*, journal-souvenir, publié à l'occasion des fêtes carnavalesques, à Québec. Ce journal contient des écrits signés par Benjamin Sulte, Ernest Gagnon, Eugène Renault, Tiburce, Raoul Renault, etc. Parmi les photographures, nous remarquons la citadelle de Québec, le nouveau hôtel du Pacifique (château Frontenac), la terrasse Dufferin, l'ancien château St-Louis, l'église de Ste-Anne de Beaupré, etc.

On pourra se procurer ce journal en adressant 10c en timbres-poste à M. Raoul Renault, boîte 403, Québec.

* *

Magnifique soirée, mardi de la semaine dernière, au Cercle Ville Marie, où une foule nombreuse et distinguée était accourue pour entendre la conférence de M. l'abbé Bruchési, sur : "Notre exposition scolaire à Chicago."

Après avoir donné un brillant aperçu sur l'Exposition en général, le conférencier s'est étendu, et pour cause, sur l'exposition scolaire de la province de Québec. Cette exposition a été une révélation et une surprise pour tous ceux dont les esprits

étaient prévenus contre notre système d'éducation. Les journaux étrangers sont là comme des témoins irrécusables pour prouver que cette exposition a été un succès au-delà de toute espérance. Le cardinal Gibbons et les évêques américains réunis en comité en ont fait les plus brillants éloges : elle était la manifestation de notre système d'éducation.

La calligraphie, l'anglais, le français, la botanique, le dessin, la clavographie, la sténographie, le grec, le latin, le travail manuel dans les convents, voilà le bilan de cette remarquable exposition.

Cette intéressante conférence a été saluée par des applaudissements unanimes et fréquemment répétés.

M. J. Saucier a chanté un : *Hymne à la Nuit* ; M. Ed. Sarveyer a récité : *Le Turco*, de Paul Déroulède ; enfin, on a joué, à la grande satisfaction de l'auditoire : *L'Ut dièse*, comédie en un acte.

Le Cercle Ville Marie a bien fait les choses et mérite les félicitations du public.



MIETTES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE



'EST décidé ! Sainte-Cunégonde de Montréal élèvera un monument à une de nos gloires nationales.

Elle a choisi Iberville, le plus grand homme de guerre que le Canada ait produit, un des enfants les plus illustres de Montréal, celui que l'histoire a surnommé *le brave des braves* !

Voilà trois ans que j'essayais de faire réaliser ce projet, que je répandais cette idée parmi mes concitoyens, et, comme il ne manque pas d'hommes de cœur là-bas, de patriotes au vrai sens du mot, l'idée a germé, et elle va donner ses fruits bientôt.

Arthur Vincent, notre sculpteur bien connu, à qui nous devons la splendide statue de Jacques Cartier, est chargé de faire la maquette.

Le prix du monument sera de \$4.750. Le contrat a été signé le 24 novembre 1893, par M. le maire Hénault et M. le greffier de la cité, C.-F. Porlier.

Le dévoilement de la statue, qui sera placée au square Bonaventure, devra se faire le 24 juin 1894, et des fêtes populaires auront lieu à cette occasion.

Saint-Henri possède la statue de Jacques Cartier ; Montréal Centre, Maisonneuve ; Sainte-Cunégonde va avoir Iberville, quelle autre municipalité ou quel autre quartier va suivre ?

Allons, Canadiens ! votre passé est magnifique, faites le revivre d'une manière grandiose !

* *

"L'ÉGLISE DE BEAUMONT — Encore un de nos vieux monuments historiques qui est menacé par la pioche du démolisseur.

" Cette église a été construite en 1732. Elle est sise dans un site ravissant et mérite d'être vue par les touristes et les lettrés. En 1759, le fameux Montgomery, le brûleur de la côte nord et de la côte sud du Saint-Laurent, vint par deux fois y placarder la proclamation que le général Wolfe adressait aux habitants canadiens français ; par deux fois le placard de l'Anglais fut déchiré. Pour punir ces braves gens de leur loyauté à la France, un détachement anglais vint par deux fois mettre le feu à l'église de Beaumont. Mais, miracle ! Chaque fois il n'y eut que la porte brûlée et le vieux temple demeura intact.

" C'est cette relique que l'on veut faire disparaître, tout comme on a voulu démolir la vieille église de Trois-Rivières, un bijou d'architecture.

" Il est temps de réagir contre ce vandalisme. Nous approuvons l'attitude que prennent en ce moment les habitants de Beaumont. Ils sont trop

pauvres pour s'endetter de nouveau, et ils ont trop le respect du passé pour laisser disparaître une église où tant de générations sont venues prier, espérer, offrir à Dieu leurs joies, leurs peines et leur vie." — *L'Événement*.

* *

NOTES SUR LE COMTÉ DE CHAMPLAIN.—Le premier colon de Sainte-Geneviève de Batiscan fut Jacques Massicot, venu dans ce pays avec des Pères Jésuites, selon la tradition conservée dans la famille. Il était né en 1658, du mariage de Jacques Massicot et Jeanne Landry, à Saint-Pierre du Gist, évêché de Saintes. Le 2 juillet 1696, il épousait à Batiscan, Marie-Catherine Baril et le 10 octobre 1687, le R. P. François Tailant, procureur de la compagnie de Jésus en la Nouvelle-France, lui concédait, par devant François Trottain, "notaire royal et garde-notte au cap de la Magdeleine, etc.," la première terre située dans les confins de la future paroisse de Sainte-Geneviève.

Le prix était nominal presque.

Cette terre, qui appartenait à celle de Jean Baril, beau-père de notre colon, est encore connue sous le nom de "grande terre des Massicotte," à cause de son étendue primitive, "car elle comportait six arpens de largeur sur deux lieues de profondeur." Elle forme, de nos jours, six terres qui, fait remarquable, appartiennent encore toutes à des Massicotte.

* *

Une charmante lectrice me communique les notes suivantes, qui sont signées "Paul-Armand."

" L'église paroissiale des Trois-Rivières fut construite en 1714. Le grand roi régnant, Louis XIV, contribua à sa construction, et la famille de Tonnancourt a beaucoup fait pour son embellissement. René de Tonnancourt fit dorer l'autel et le tabernacle à ses frais, par les dames Ursulines ; il fut l'un des plus généreux fondateurs. Il donna son coffre-fort à la fabrique. Les armes de cette famille sont représentées sur le banc-d'œuvre : écusson d'azur, épée d'argent en pal, poignée et garde aussi en argent ; à côté, deux croissants de même métal surmontés d'un épi de blé d'or, tige et feuille de sinople. René de Tonnancourt demeurait dans cette maison de pierre qui a servi d'évêché et de résidence aux RR. PP. Jésuites, durant ces dernières années."

* *

Le cimetière de Riverhead, Long Island, E.-U., contient une vieille pierre tombale qui porte cette curieuse inscription :

An honest lawyer,
SPICER B. DAYTON,
Died February 22, 1772.

Inutile de faire des commentaires !

E. J. Massicotte

NOTES ET IMPRESSIONS

Ce qu'il y a peut-être de plus achevé dans l'aimour, c'est l'inachevé — JULES CLARTIE.

Il n'y a que les grandes âmes qui puissent juger les grandes choses. — ARSÈNE HOUSSAYE.

Donnez votre volonté à Dieu, votre esprit à la science, votre cœur à vos parents, votre mémoire à vos bienfaiteurs, vos confidences à votre ami, votre tendresse à votre femme et à vos enfants, votre miséricorde à vos ennemis. — PASQUIN

Je crois que non-seulement la politique du gouvernement impérial sera de toujours conserver intacts les droits et privilèges du Bas-Canada, tels qu'ils lui ont été concédés dès l'origine, à développer, par tous les moyens en son pouvoir, le juste orgueil — *the juste national pride* — le sentiment de ses habitants. — DUFFERIN.

BAISER PUR

A MADEMOISELLE X.... LE JOUR DE SA FÊTE

Le baiser que je donne à la bouche fidèle
Ne teinte point la chair des rougeurs de l'affront,
Et quand il est offert s'il fait rougir ma belle
C'est qu'il lui fait du cœur jallir l'amour au front.

Le baiser que je donne à l'enfant caressée
Sait unir le respect aux flammes de l'amour,
Ma chère le reçoit sans mauvaise pensée,
Car il lui semble chaste et pur comme le jour.

Albert Fournier



UNE HAINE DE FEMME



Je ne crois pas sérieusement à la haine des hommes, et je ne crois pas du tout à la haine des femmes. Les hommes ont de l'orgueil ; les femmes ont des nerfs. Quant l'orgueil est satisfait, il désarme ; et quand les nerfs sont apaisés, l'esprit féminin n'a plus de rancunes.

J'exposais donc cette théorie devant un de mes amis, qui me parut incrédule, et, comme je le sollicitais de discuter avec moi, il me répondit en souriant :

— Je vais te faire un récit qui vaudra mieux que des arguments physiologiques, psychologiques. J'ai souffert d'une haine féminine qui pouvait me perdre, si je n'avais résolument tué mon ennemie.

— Tu as tué une femme ?

Comme mon ami souriait et ne semblait pas avoir de remords, je le regardai sans horreur, en l'invitant à continuer, en m'excusant de mon interruption.

— Mon Dieu, oui, j'ai tué une belle jeune fille, et ce fut la plus spirituelle action de ma vie. Tout mon bonheur vient de ce meurtre-là.

L'insistance de mon ami à parler de meurtre m'agaçait.

— Ne pourrais-tu employer un autre terme ? lui demandai-je.

— Il n'y en a pas ! me répliqua-t-il avec le même sourire. Tu en jugeras toi-même. J'avais moins de vingt ans ; j'étais à la campagne, chez des amis riches qui, pendant l'été, donnaient l'hospitalité à plusieurs familles. On organisait des représentations dramatiques ; on s'amusait innocemment, entre jeunes hommes et jeunes filles du même âge. Certes, l'innocence n'était pas sans tressaillements. Mais nous étions tous, avec nos appétits et notre honnêteté de vingt ans, comme des enfants gourmands et sages auxquels on a défendu de demander du dessert, avant le signal des grands-parents, et, si nous regardions les pommes et les pêches sur les joues de ces demoiselles, nous ne tentions pas d'y mordre. Tout au plus, dans la cueillette des fleurs, des marguerites, des roses, dans certaines façons d'effleurer la main par hasard, mettions nous des intentions qui faisaient rougir ces demoiselles et qui nous faisaient pâlir. Or, nos scélératesses duraient l'espace d'un soupir, et nous étions si infidèles à ces fiancées d'une seconde, nous changions si vite d'amoureuse, que nous nous ébattions innocemment dans l'aurore de l'amour, sans nous aimer.

Mon ami s'arrêta, et je vis le bout de sa langue

frôler ses lèvres comme pour y chercher un reste de miel de ses vingt ans.

Il en a près de soixante, aujourd'hui.

— Dans cette familiarité innocente, reprit-il, on s'appelait volontiers par son nom de baptême, plutôt que par son nom de famille, et il arrivait souvent qu'on se querellait aussi franchement qu'on s'amusait. Des jeunes gens de dix-huit, de dix-neuf, de vingt ans même, quand ils sont en nombre, deviennent des enfants. Leur bruit les ramène en arrière. Ils ne sont graves et ne visent au rôle de monsieur ou de dame que quand ils sont isolés parmi des gens sérieux. Nous gaminions avec délices. Une de ces petites amies me contredisait souvent, et moi, je la taquinais pour me venger. Elle avait de l'esprit et s'en servait trop. Elle avait fait de belles études et se moquait des miennes. De mon côté, je n'aimais pas qu'on me prit mes mots, qu'on déflorât mes reparties. On nous mettait aux prises pour amuser la société. Je la trouvais pédante, elle me trouvait sot. Nous ne formulions pas d'opinion sur nos avantages physiques. J'étais agacé d'entendre dire qu'elle était mince et jolie, et, comme l'entraînait un jour dans le salon, sans que l'on m'eût entendu venir, je surpris cette opinion formulée sur mon compte par Sophie B....

— Avec sa tête de mouton, il a raison de vouloir des favoris en côtelette : c'est sa meilleure façon de se porer.

Je trouvais la plaisanterie détestable et, de ce jour-là, je me dis que mon besoin de taquiner Sophie était la vocation d'une antipathie profonde. De son côté, enhardie par ses épigrammes, engagée par ses malices, elle commença par ne me ménager aucun signe de dédain et presque d'aversion.

Un soir, on jouait aux petits jeux. Je voulais me venger. Depuis huit jours, nous échangeions à peine un salut le matin et le soir ; nous ne nous donnions plus la main, et entre nous fermentait une animosité formidable. Comme j'avais à choisir une demoiselle pour obtenir un baiser, la rançon d'un gage, je choisis Sophie B.... On rit beaucoup de l'obligation où elle allait se trouver de m'embrasser. Elle se leva, vint à moi vivement, et, comme la scène se passait à l'extrémité du salon, dans une porte grande ouverte, elle me poussa dehors, pour ainsi dire par la pointe de son regard, et, quand nous fûmes à demi sortis de la pièce :

— Que voulez-vous de moi ? me demanda-t-elle, les dents serrées, sans doute pour résister à la tentation de me mordre.

— Vous faire goûter à mes côtelettes, lui dis-je en montrant ma joue.

Je conviens que la réponse n'était pas très spirituelle ; mais dans ce temps-là !

Les yeux de Sophie B.... s'allumèrent.

— Jamais !... dit-elle sourdement.

Je voulus lui saisir les mains, l'embrasser de force ; le jeu autorisait cette hardiesse. Elle abattit ses doigts sur les miens, et je sentis les plus impitoyables des ongles de harpie me déchirer jusqu'au sang. Elle me faisait très mal. Je souris ; elle osa me sourire avec un regard féroce. Je la laissai reculer, rentrer dans le salon. J'y rentrai à mon tour en mettant mes mains dans mes poches, pour dissimuler la blessure ; on crut que nous nous étions embrassés délicatement et on applaudit.

Dès que je pus m'esquiver, j'allai laver mon sang, je me fis un petit maquillage ; je trouvai l'occasion de mentir ensuite en feignant de m'écorcher dans un rosier. Je gardai le secret de cette déclaration ; mais je sentis que c'était la guerre ouverte, flagrante, entre cette grande jolie fille et moi.

Mon ami s'interrompit pour regarder ses mains. Elles n'avaient plus la moindre trace de cicatrices.

— Qu'est-ce que ton récit prouve ? lui dis-je en riant, que Mlle Sophie était nerveuse. Tu l'as dit toi-même ; on s'écorche aux rosiers ; tu t'es écorché ; mais plus tard...

— Plus tard ! s'écria mon ami avec une sorte de violence, elle fut mon ennemie déclarée ! Le lendemain de l'égratignure, je lui offris cérémonieusement de fort jolis petits ciseaux dans un étui, des ciseaux à ongles. Je croyais qu'elle n'accepterait pas, qu'elle allait jeter mon cadeau ou qu'elle ten-

terait de m'en crever les yeux. Elle fut plus hardie.

— Merci ! me dit-elle, avec un rire frissonnant de mépris. J'emporte ce souvenir d'une leçon, bien donnée et bien reçue.

Elle fit abrégé le séjour de la campagne par ses parents et s'en alla plutôt que d'habitude, pour ne plus se retrouver avec moi. L'année suivante, elle ne revint pas, et moi qui m'occupais un peu d'industrie, en attendant la position d'ingénieur à laquelle mon diplôme me donnait droit, je ne fis que des visites à nos amis. J'entendis parler d'elle ; on s'étonnait de l'acuité de son caractère. Je l'aperçus dans le monde, je trouvai qu'elle séchait un peu. Je la pris en pitié ; je me défendais de la haïr, et pourtant elle faisait tout pour m'affranchir de mes scrupules. Après cinq ans de cette inimitié à distance, bien que je ne fusse guère en humeur de me marier, je fus poussé par ma famille à solliciter la main d'une des amies de Sophie B.... Le parti était honorable, riche pour moi qui n'avais pas de fortune. J'avouerais bien que, si je n'étais pas amoureux, j'étais assez ambitieux et assez loyal pour rendre heureuse la très honnête personne qui m'aurait mis dans la voie des grands succès.

Je n'aimais personne ; je n'avais dans le cœur que ce sentiment haineux qui était plutôt un ressentiment combattu par la pitié. J'étais ingénieur attaché à une grande entreprise, dont je pouvais devenir le chef, grâce à la dot de ma femme. La double affaire manqua. La jeune personne me refusa, à cause de mon affreux caractère, et ma mère apprit que Sophie B.... avait parlé de moi en termes tels que les parents de la jeune fille s'estimaient bien heureux d'avoir préservé leur enfant adorée du danger, du malheur de m'épouser. J'eus d'autres preuves de cet acharnement ; je me défendais moi-même contre les suggestions de ma colère ; je n'étais préoccupé que de mon ennemie. Je rêvais de l'humilier formidablement, de la punir, de l'attendrir, de m'en faire aimer pour la dédaigner. Elle me rendait fou.

Mon ami s'interrompit encore pour s'essuyer le front.

— Ton ennemie n'était qu'une coquette ! lui dis-je en riant.

— Coquette ? oh ! non. Quand je la rencontrais, je la trouvais toujours simple de mise, raide de tenue, indifférente aux hommages que son nom, qu'une certaine grâce lui attiraient. On prétendait qu'elle avait la vocation du célibat, qu'elle voulait rester vieille fille.

Pendant un été, j'étais au bain de mer de Dieppe, et je crus que j'allais devenir très épris de la belle Mme de Querpont. Je fis correctement ma cour ; je me croyais bien près du but, quand, un beau jour, Mme de Querpont me rit au nez et m'avoua qu'une de ses amies du couvent, Sophie B...., dans la correspondance échangée entre elles, m'avait dépeint comme le plus indiscret des hommes. On ne pouvait se fier à moi.

Ainsi, cette pimbêche, cette ennemie m'avait donc empêché deux fois de me marier et d'être aimé.

C'était trop fort ! De quoi se mêlait-elle ? J'avais des fureurs indignes d'un galant homme. Je l'aurais égratignée à mon tour. Sa pensée devint une obsession continue qui me rendait incapable de travail. Je la voyais en rêve, avec les ciseaux que je lui avais donnés, coupant partout les fils de ma destinée. De loin en loin, je l'apercevais, en réalité impassible, s'aminçant comme un cerge ; on la trouvait jolie encore... J'aurais voulu la trouver abominable. Le croirais-tu ? je résolus de m'expatrier.

— Pauvre fou ! m'écriai-je, tu l'aimais !

— Peut-être bien, reprit mon ami ; mais je n'avais pas conscience alors de cet amour, et c'était de bonne foi que je la haïssais. Je fis des démarches au ministère des travaux publics pour une mission, une étude dans un de nos départements miniers. Je croyais que, cette fois, Mlle Sophie ne pouvait intervenir. Elle connut mes démarches, le secrétaire du ministre était encore le mari d'une de ses amies. Que dit-elle ? Je l'ignore ; mais j'acquis la certitude que cette fois encore elle m'avait devancé. Je résolus d'en finir, fût-ce au prix d'un esclandre, d'une démarche sangrenue. Je ne savais comment. Le hasard me fournit l'occasion sou-

haitée. Ce fut précisément dans un bal donné au ministère des travaux publics, où l'on voulait bien de moi comme danseur, mais non comme ingénieur. J'y étais venu, par désœuvrement, par dépit, par fatalité, si tu veux... A peine arrivé, j'aperçus Sophie B... avec sa mère; j'allai droit à ces dames et, après un salut correct, j'invitai Sophie à danser. Je devais avoir l'air terrible; je fronçais les sourcils. Je n'avais pas la moindre envie de danser, j'étais persuadé que Sophie allait refuser, et je prendrais prétexte de ce refus pour entamer une explication devant sa mère. Sophie accepta presque gaiement: je lui offris le bras, et nous nous éloignâmes.

— Est-ce que vous tenez à danser? lui demandai-je sèchement, quand nous fûmes au milieu des danseurs.

— Non, me répondit-elle du même ton.

— Si nous causions!

— Je veux bien.

Nous allâmes raides, bras dessus bras dessous, les deux cœurs battant de colère, jusque dans un petit salon, un boudoir où nous fûmes seuls... Elle s'assit, je restai debout. As-tu jamais eu une explication sérieuse, haineuse, avec une femme? Tu as dû, dans ce cas, t'apercevoir combien il est nécessaire, pour que l'homme garde sa supériorité, sa sûreté, son droit absolu, qu'il ne regarde pas fixement son adversaire féminin. Il est déjà si pénible d'essayer de parler à une femme comme on parlerait à un homme.

Si on la voit pâlir, rougir, s'irriter, protester ou supplier, adieu la rhétorique, les reproches, l'anathème! Je commençai donc, en baissant les yeux, ou en les relevant, pour regarder le plafond, l'explication projetée. Je confessai mon étonnement, mon indignation. Sophie me gardait-elle rancune des plaisanteries d'autrefois? Comment ne comprenait-elle pas que ce jeu était cruel, qu'il m'était impossible de l'en punir comme je punirais un homme? je m'attendris en parlant; j'attestai qu'il n'y avait en moi aucun levain haineux. Emporté par le désir de la confondre, je fis d'elle le portrait que j'aurais voulu faire d'après nature. Je la décrivais souriante, épanouie, aimante, jolie avec tout son esprit, belle avec toute sa beauté. Ah! cette Sophie-là, comme je l'aurais respectée... aimée!

J'osai la regarder, quand je me sentis les yeux pleins de larmes. Alors, mon ami, juge de ma stupeur! La Sophie que j'avais peinte était là devant moi, un sourire sublime aux lèvres, une lueur divine dans les yeux; elle pleurait aussi et me tendait les mains.

— Enfin! dit-elle avec un soupir et en se levant.

Je la reçus dans mes bras. Triomphe, mon cher! Tu as raison, les femmes ne haïssent souvent ou ne feignent de haïr que par embarras d'aimer. Sophie se raconta elle-même avec une candeur admirable:

— Quand j'ai senti que je vous aimais, me dit-elle, j'ai eu peur de moi, plus que de vous; oui, quand nous jouions aux petits jeux, je vous aimais, et je vous ai égratigné jusqu'au sang de peur de me suspendre à votre cou! Je me suis prise à mon piège! Ah! mes petits ciseaux, je les ai gardés. Combien de fois n'ai-je pas été tentée de m'en servir pour m'ouvrir les veines, pour me tuer, quand, à des emportements de jalousie que je prenais pour de la haine, je sentais que je ne pourrais vous voir heureux... avec une autre, loin de moi. Oui, je serais morte de votre mariage, de votre départ. Oui, je vous suivais, je vous nuisais pour vous garder. Ah! si vous m'aviez provoquée plus tôt, j'aurais vu plus tôt dans mon cœur! Cette haine, c'était l'exaspération d'un amour que la pudeur avait armé de griffes au début, que la fierté maintenait armé. Pourquoi ne m'avez-vous pas devinée? Me croyez-vous? Voulez-vous m'épouser?

Si je la croyais! si je voulais l'aimer! Ah! mon ami, qu'elle était jolie! Dans un baiser chaste, pieux, reconnaissant, que je lui mis sur le front, je tuai la vieille fille, trouve-moi un autre mot; et je fis apparaître la fiancée rêvée. Quand nous revînmes vers sa mère, Sophie avait le visage si radieux, que madame R... lui demanda, étonnée:

— Tu aimes donc la danse tant que cela?

— Non, maman, c'est lui que j'aime!

Et ce fut sur ce propos renouvelé des couplets

de *Richard-Cœur-de-Lion* que notre secret fut livré à notre mère.

Maintenant que tu connais l'histoire de mon mariage, tu comprendras ce que je t'ai dit autrefois, il y a plus de trente ans, que je m'étais marié par amour. Tu ne pouvais pas deviner que j'aimais celle que j'avais cru haïr et dont je me croyais haï. J'ai gardé ce secret. Je te le donne, parce qu'il te confirme dans ta foi. Mon ami, il n'y a d'invincible en ce monde que l'amour; la haine est une invention humaine, fragile, fausse, illusoire. Tu l'as dit, je le répète... Viens demain dîner avec ma vieille femme. Elle te montrera mes petits ciseaux. C'est avec eux que nous coupons les fleurs de mon jardin. Ils ne servent qu'à cela.

LOUIS ULBACH.

BIBLIOGRAPHIE

Le Pain du Génie, par Léon Berthaut. H. Callière, éditeur, 3, Place du Palais, à Rennes. Prix: 3 frs 50.

La maison Callière, de Rennes, vient d'édition un livre nouveau, dû à la plume aimée de Léon Berthaut, auteur des *Veillées d'armes*, des *Poèmes nationaux* et de *Au vent*. Déjà dans ce dernier ouvrage, qui eut une grande vogue, la presse de Paris, et en particulier le *Figaro*, y avait admiré des pages vraiment dignes des plus grands maîtres de la littérature moderne, et égalaient même ces nouvelles à celles de Maupassant.

Le Pain du Génie est un roman, mais un roman d'une simplicité touchante, sans situations dramatiques, sans duels ni sang versé; c'est un récit sentimental où la note grave s'allie à la note attendrie, et présente dans son ensemble un charme incessant fait de tendresse, d'amour et de délicatesse.

Réunissant les fines et subtiles analyses psychologiques de Paul Bourget à la grâce, à la pureté, à la douceur du style lamartinién, Berthaut, par cette union intime, a fait de son livre un chef-d'œuvre, que l'école idéaliste saura regarder comme un véritable modèle.

L'histoire de ce roman d'un nouveau genre est simple.

Paul, élevé dans les lois les plus strictes de l'honneur et de la probité, fait à Paris des études brillantes, au prix de nombreux sacrifices de la part de sa bonne mère, pauvre veuve qui habite seule sur le bord de la mer, en Bretagne, et après s'engage comme soldat. Mais, bientôt il quitte cette carrière où la force brutale semble tout dominer et revient près de sa mère demander à l'océan la mélancolie, à l'air vif des champs la santé et le calme. C'est là, sur les falaises écarpillées de son village, qu'il rencontre une fleur de printemps, cette belle et douce Mabel; et continuant cette idylle touchante, la main dans la main, ils arrivent enfin, quelques mois après, à ce jour désiré où leurs cœurs seront pour toujours étroitement unis. Les jours, les mois, les ans se passent dans un bonheur parfait, et Paul, tout en consacrant presque tout son temps à sa position d'interprète auprès la Cie internationale de navigation, travaille sans relâche à cette œuvre littéraire où son âme d'artiste mettra toute son ardeur, toute sa puissance. Les malheurs domestiques, inhérents à la vie conjugale, commencent, hélas! à accabler Paul de leur lourd fardeau. Deux enfants étaient venus égayer de leurs rires argentins leur petit logis rempli d'amour, et Jeanne, l'aînée, une ravissante enfant qu'ils idolâtraient, leur est enlevée après quelques jours seulement de maladie. Et cette mère qui était heureuse du bonheur de son Paul, meurt sans avoir même pu embrasser une dernière fois avant de partir pour le grand voyage ce fils chéri qu'elle aimait tant! Ces deux grandes douleurs rendent Paul morne, désolé, inconsolable; dans cette tristesse profonde qui l'écrase, il achève son œuvre et veut la faire éditer, mais, inconnu, sans influence, il ne trouve partout que refus humiliants. Courageux, énergique, et décidé à tout prix de la faire paraître, il se prive et bientôt il possède la somme nécessaire à l'édition de son chef-d'œuvre, mais la maladie, sous l'effort d'un travail double, celui de gagner son pain, et celui de l'esprit, augmente, et Paul, à la

fleur de l'âge, rend à Dieu cette âme qui n'a vécu que d'amour et de tendresse.

Comme on le voit, l'action est très simple, l'intrigue est nulle, le récit intéressant, et tout y est raconté avec grâce et abandon.

Paul est le type de ces artistes, de ces écrivains qui, obligés de gagner ce pain qui doit les soutenir, perdent peu à peu les illusions de leur jeunesse et se voient à la fin rendus à sacrifier, pour satisfaire cette faim qui demande toujours, leurs inspirations et leurs talents.

Le travail, voilà le véritable pain du génie, et avec lui vient la consolation, le contentement et le bonheur.

Je conseille fortement aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ d'acheter ce livre; il leur procurera des heures délicieuses et exquises, et quand on l'aura lu, on voudra le relire.

L'auteur a émis le plan d'une série de romans dont *Le Pain du Génie* est la première expression, comme il le dit si bien lui-même, et le but qu'il se propose dans cette œuvre, c'est "de consoler les souffrances, d'élever les courages, de grandir les âmes."

En terminant, je remercie sincèrement l'auteur de l'envoi d'un exemplaire.

G. Giraud

THEATRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

Le talent des artistes du théâtre de l'Opéra Française a réussi à rendre intéressante une pièce médiocre. *L'Aveugle* est un drame en cinq actes, dont l'intrigue est brodée sur un vieux thème. Il s'agit d'un employé honnête accusé par son père, banquier, d'un vol commis par un autre. Il est chassé, et son malheur s'accroît d'une cécité subite. Il recouvre la vue juste à temps pour découvrir le voleur qu'il avait entrevu au clair de la lune, la nuit du crime.

M. Giraud, comme le docteur d'Arcy, est inimitable, et MM. de Verneuil et Delafontaine ont aussi très bien réussi. Mmes Giraud et Béliston et Mlle Loys ont remporté un succès mérité.

THÉÂTRE ROYAL

La troupe de variétés de Gus Hill, qui a donné des représentations au Royal la semaine dernière, n'est pas un assemblage de talents hors l'igne. On pourrait s'attendre à quelque chose de mieux dans cette ligne.

La bouffonnerie de la fin atteint son but: faire rire l'auditoire. Il ne faut pas demander plus. Cette semaine, *The Pulse of New-York*, drame de la vie réelle, est à l'affiche.

* * *

Le monde artistique vient de perdre, dans la personne de Mme Laura Schirmer Mapleson, un de ses plus beaux talents. Cette artiste est née à Boston, où son talent de pianiste et sa voix agréable furent remarqués. On lui conseilla d'aller faire des études musicales. C'est à Paris qu'elle fit son éducation artistique. Elle était mariée au colonel Mapleson, le directeur de théâtre bien connu de Londres.

Montréal a eu le plaisir de l'entendre et de l'applaudir dans *Fadette (Les Dragons de Villars)*, opérette dans laquelle elle a introduit son fameux air des hirondelles, composé pour elle par Tito Mattei et qui fut un si grand succès ici. On la vit ensuite dans un concert. C'est elle qui a ouvert cet automne la saison théâtrale de l'Académie avec *The Fencing Master*. Elle jouait dans cette opérette à New-York, quand une maladie de quelques jours l'enleva rapidement.

Comme je le disais plus haut, c'était une grande artiste et elle sera grandement regrettée par ses admirateurs.

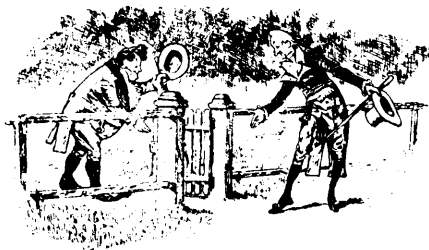
JOSEPH GRÉNET.





REVE D'AMOUR, TABLEAU DE M. PHILIPPE CALEDON

SALAMALECS



—Passez, je vous en prie !
—Après vous, s'il vous plaît !
Avec cérémonie
De grands saluts l'on fait

Et chacun d'eux résiste,
Prend des airs emp essés.
Et chacun d'eux insiste :
—Passez, monsieur, passez !...

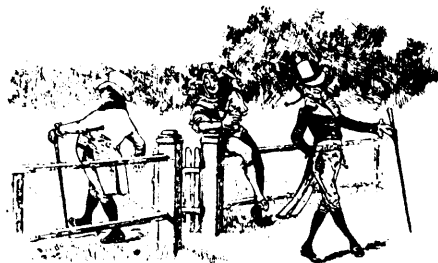
Pendant longtemps ils firent.
Des manières comme ça :
Puis au fond se maudirent
Car tout leur temps passa.

Et bientôt la Folie
Dans la dispute entrant,
D'une façon polie
Trancha le différend :

—A la fin, leur dit-elle,
Terminez ces débats.
Pour clore la querelle,
Eh bien ! ne passez pas.

Et d'une allure fière,
Chacun des deux têtus,
En grognant par derrière,
Partit, un peu confus.

N'ennuyons donc personne
Lorsqu'on entre ou qu'on sort.
La politesse est bonne.
L'insistance est un tort.



LA LUNE DE MIEL D'UN EMPEREUR

Puisque l'Empire est à la mode, empruntons à Mme Carette ce récit, extrait des Mémoires de madame la duchesse d'Abrantès, sur l'arrivée en France de la jeune archiduchesse Marie-Louise, la réception si tendrement délicate que lui fit l'Empereur, les premières semaines heureuses, de ce mariage, puis la naissance du roi de Rome.

Le jour du départ arriva enfin. L'Impératrice prit congé de son père, de sa belle-mère, de ses sœurs et de ses frères, puis elle se rendit dans son appartement pour y attendre Berthier, qui, selon l'étiquette, devait aller l'y prendre pour la mettre en voiture. Lorsqu'il entra dans le cabinet où elle s'était retirée, il la trouva tout en larmes, et, la voix brisée par les sanglots, elle lui dit qu'elle était fâchée de lui paraître aussi faible :

—Mais jugez si je suis excusable, lui dit-elle ; voyez, je suis ici entourée de mille choses qui me sont précieuses. Ces dessins sont mes sœurs, cette tapisserie a été faite par ma mère ; c'est mon oncle Charles qui a fait ces tableaux.

Et, continuant l'inventaire de son cabinet, il n'était pas jusqu'au tapis de pied qui lui vint d'une main chérie ; et puis les oiseaux qui étaient dans la volière, une perruche. Mais la pièce la plus importante et la plus regrettée c'était un chien.

On n'avait pas laissé ignorer à la cour de Vienne combien ces malheureux chiens de Joséphine, à commencer par Fortuné, qui eut l'honneur de faire une partie des campagnes d'Italie, et qui eut ses reins cassés par un gros chien mal élevé, avaient

été déplaisants à l'Empereur. Aussi François II eut-il soin que sa fille laissât son chien à Vienne. Il y avait toutefois dans ces regrets une preuve de bonté de cœur qui fut comprise par Bertier.

Il fut rejoint par l'Empereur, à qui il confia son plan. François II est le meilleur des hommes ; il comprit à merveille ce qu'on lui demandait. Berthier donna ses ordres, et, au bout de deux heures, tout fut prêt. Il fut prendre l'Impératrice. On part. Elle arriva en France.

On vint à Saint Cloud ; puis à Paris. C'est là qu'un des derniers sourires de la fortune tomba sur la tête de son favori, lorsque, prenant par la main cette jeune femme, qu'il croyait un gage de paix et d'éternelle alliance, il la présenta au peuple rassemblé en foule au-dessous du balcon impérial des Tuileries ! Vive l'Empereur ! Vive l'Impératrice ! criaient cent mille voix... Et lui, tout tremblant de bonheur, il pressait entre les siennes une toute petite main, qui alors savait bien lui répondre, et lui répondre avec amour.

Quand ils se retirèrent du balcon, il lui dit :

—Viens, Louise ; il faut que je te paye du bonheur que tu viens de me donner.

Et l'entraînant rapidement dans un des corridors sombres qui, même en plein jour, ne sont éclairés que par une lampe, il la faisait marcher à grands pas.

—Où donc allons-nous ? disait l'Impératrice.

—Viens toujours.

Et il rapprochait de lui la jeune femme en la serrant contre son cœur. Tout à coup, il s'arrêta devant une porte fermée ; un bruit se fit entendre ; c'était un chien qui avait entendu, ou plutôt qui avait senti ceux qui s'approchaient ; il grattait de l'autre côté de la porte. L'Empereur l'ouvrit, et poussa doucement l'Impératrice dans une pièce où l'éclat du jour l'empêcha d'abord de distinguer ce qu'elle voyait, puis les objets devinrent plus distincts. Elle se pencha sur la poitrine de Napoléon, et fondit en larmes.

* *

Impératrice du premier des Empires, Marie-Louise, retrouvait au milieu des pompes triomphales ces joies de l'enfance, ces délices de famille, qui lui garantissaient que ce lui auquel son père avait confié son bonheur lui en rendrait bon compte. L'Impératrice parcourait avec ravissement le cabinet meublé avec ses fauteuils, son tapis, les dessins de ses sœurs, ses volières, et jusqu'à son chien ! La pauvre petite bête semblait craindre d'approcher.

—Es-tu contente, Louise ? lui demanda l'Empereur. Pour réponse, elle se jeta de nouveau dans ses bras ; ils étaient alors près de la fenêtre, et quoiqu'elle fût fermée, on vit ce mouvement du dehors, et des acclamations à faire trembler les murs furent poussées. Dans ce moment un léger bruit se fit entendre à la porte entr'ouverte, et la tête de Berthier se laissa voir. L'Empereur lui prit la main, et le fit entrer.

—Tiens, Louise, dit-il à l'Impératrice, j'ai eu la récompense et il en a le mérite. C'est lui qui eut l'idée de transporter ici ce qui pouvait adoucir tes regrets ; embrasse-le aussi lui pour qu'il soit récompensé.

Berthier avait les larmes aux yeux ; il prit la main de Marie-Louise, mais l'Empereur la poussa doucement vers lui.

—Non, non, pas ainsi ; embrasse-la, mon vieil ami.

Et voilà cet homme que l'un a abandonné, et que l'autre a oublié à peine était-il dans la nef de l'exil !

Bientôt la naissance d'un fils vint mettre le comble au bonheur de l'Empereur.

Un jour, j'avais été chez le jeune Roi ; l'Empereur y était, et jouait avec lui comme il jouait avec ce qu'il aimait, c'est à dire en le tourmentant. Il descendait de cheval, et avait une cravache que l'enfant voulait avoir. Lorsque sa petite main l'avait attrapée, il riait aux éclats, et alors il embrassait son père, autant que l'autre le voulait. L'Empereur se plaisait à ce jeu, et l'on voyait dans ses yeux presque humides combien il était heureux.

—N'est-ce pas que mon fils est beau, madame Junot ? me dit-il, convenez qu'il est beau.

Je pouvais l'affirmer sans flatterie : il était beau comme un ange.

On a beaucoup parlé de Henri IV demandant à l'ambassadeur d'Espagne s'il avait des enfants, parce qu'il était à quatre pattes avec un des siens. Eh ! mon Dieu ! que de tableaux dans le même genre on aurait pu faire de l'Empereur, car il adorait son fils, et il en était dans une occupation perpétuelle. Il jouait avec lui comme si lui-même avait eu six ans ; il prenait le roi de Rome dans ses bras, le faisait sauter en l'air, le remettait à terre, puis l'enlevait encore avec une vivacité qui faisait rire l'enfant jusqu'aux larmes, puis il se mettait avec lui devant une glace et lui faisait des grimaces, ce qui excitait la joie du jeune prince à lui faire faire des cris et des trépignements. Souvent aussi l'enfant pleurait, parce que la plaisanterie avait été un peu trop vive ; alors l'Empereur lui disait :

—Comment, sire, tu pleures ? Oh ! un roi qui pleure ! que c'est vilain ! fi ! fi ! c'est laid !

MME D'ABRANTÈS.

A COUPS DE CROSSE

Bazeille flambait.

La division de Vassoigne, cernée par des forces écrasantes, s'était héroïquement défendue.

Le dernier bataillon du 20^e régiment d'infanterie de marine, sous les ordres du commandant Lambert, avait fait tête, pendant toute la journée, et infligé des pertes énormes aux Bavares qui, pour se venger de cette résistance acharnée, s'étaient livrés, après la bataille, à des actes de cruauté épouvantables.

Des prisonniers de guerre sur l'ordre du général Von der Thann, avaient été passés par les armes. Toutes les maisons restées debout, usines privées et édifices publics, avaient été incendiés. Des vieillards, des femmes et des enfants, fuyant le fléau, avaient été repoussés à coups de crosse de fusil, au milieu des flammes.

Bazeilles avait été le théâtre d'atrocités sans nom.

Ces fusillades de soldats faits prisonniers et ces massacres d'habitants inoffensifs, c'est là une éternelle souillure dont l'armée allemande ne se lavera jamais.

* *

Le soir, deux marsouins blessés, se traînant péniblement erraient dans la campagne, au milieu de l'immense plaine qui s'étend de Ramilly à la Meuse.

C'était le soldat Laurent Dronld, un gamin de Paris et le caporal Colayrac, d'Agen, engagé volontaire.

—Mince de lumignon ! dit le Parisien, il fait noir comme dans un four !

—Je te crois, reprit le caporal, on n'y voit goutte, et tu sais pécaire, que je ne pourrai pas aller loin avec la prune que je trimballe dans ma cuisse !

—Si c'était au moins un pruneau de ton pays, d'Agen même, comme tu dis, on aurait la ressource de la boulotter !... Ce que je tiens une fringale ! Moi, tu sais, ma belle n'est pas restée. Elle a traversé le biceps et j'ai la veinette de ne plus pouvoir épater les aminaches des Batignolles avec mes rétablissements sur la barre fixe ! Mille dieux, j'en peux plus ! Je voudrais bien tomber sur un chirurgemard !

Epuisés, à bout de forces, les deux marsouins se soutenaient à peine.

—Sang diou ! dit le Gascon, est-ce que nous allons attendre comme ça toute la nuit ?

* *

Tout à coup il trébucha.

—Qu'ès acé ! cria t-il.

Il avait heurté une masse molle

Un gémissement lui avait répondu.

—Tiens, c'est un copain ! dit le soldat.

Colayrac se pencha pour regarder de près, mais ses forces le trahirent et il s'affaissa sur la terre, au milieu d'un champ de betteraves que la mitraille avait labouré le matin.

—Hé ! bé ! té ! reprit le caporal, il a l'air adoubé !
 —Comme nous, alors remarqua le Parisien.
 Colayrac t'âta l'homme.
 —Mille dious ! c'est un Prussien !
 —Tu crois ?
 —Pardi ! Té, vé, je le sens bien !
 —Il est claqué ?
 —Non, il grogne !
 —Le parisien s'accroupit à son tour et regarda attentivement.

L'Allemand était blessé d'un coup de feu à l'épaule.

La bouche entr'ouverte, il murmurait des exclamations inintelligibles.

—Qu'est-ce que tu as dans ton bidon ? demanda Drould.

—Peut-être un quart de vin.

—Rien qu'un quart ?

—C'est tout juste si ça y est, affirma le Gascon en agitant péniblement son bidon recouvert de drap bleu. Mais ça ne fait rien. Y peut pas dire : donne-moi z'en ! Je vas tout de même, qué, lui coller un peu le goulot à la gargoulette !

Et le caporal Colayrac fit couler un mince filet de vinaigre épaisse entre les lèvres décolorées du Bavaois.

—A lons, avale, choucro't'man ! dit le Parisien, ça te fera du bien, tonnerre !

Les deux marsouins étaient exténués et souffraient horriblement.

—Nom de nom ! dit-il, il a peut-être froid ! Si encore je pouvais le porter ! Mais je ne peux plus marcher.

Cependant, tous deux avaient eu la même pensée.

Dans l'ennemi gisant sur le sol, blessé à mort, ils avaient vu un soldat comme eux, un homme à secourir. Ils l'avaient secouru.

Le caporal, vaincu par la douleur, s'étendit sur la terre glacée.

Et là-bas, au loin, de rouges lueurs ensanglantant l'horizon.

Bazeilles brûlait toujours !

* *

—Drould ! appela le Gascon d'une voix éteinte.

—De quoi, mon vieux colon, demanda le Parisien.

—J'ai soif !

Le soldat saisit le bidon du caporal.

Le bidon sonnait creux.

—C'est que.... tu sais.... tu l'as vidé !....

La tête carrée a tout bu !

—Ah ! fit simplement Colayrac dont la tête retomba inerte.

Il y eut un silence morne.

Le caporal, étendu, épuisé, aux côtés de l'Allemand agonisant et immobile, rêvait à son doux pays de Gascogne, aux verdoyantes prairies de la Garonne, bordée de longues files de peupliers tremblants, au grouillement bavard des Cornières, aux tortillons de Bon Rencontre, à sa mère, à sa fiancée éplorée.

Le délire s'empara de lui.

Une fièvre intense secouait ses membres.

—....Mère !.... Nouvelles !.... bataille !....

Jeanne !.... balbutia-t-il.

Inquiet, le Parisien effleura de sa main le front brûlant de son camarade.

—Ne bats pas la breloque comme ça, dis, mon vieux ! Allons, je t'en prie.... Un peu de courage ! Tu vas me faire pleurer comme une bête ! Tu la reverras, va, ta Jeanne !....

Et le soldat passa délicatement son mouchoir autour du cou du caporal dont les dents claquaient d'un mouvement automatique et sec.

Le Parisien fit un effort pour se dresser sur un genou.

D'un long regard anxieux il explora la plaine lugubre, parsemée çà et là de cadavres....

* *

Des points lumineux, maintenant, scintillaient dans l'ombre.

—Ah ! on vient, mon vieux ! s'écria-t-il. Ça doit être les brancardiers d'une ambulance !

Un éclair de joie illumina sa face émaciée de faubourien.

Les lumières se rapprochaient, dessinant des silhouettes noires.

Soudain, Drould pâlit affreusement.

Il venait de distinguer des soldats bavarois.

Les uns portaient des lanternes. D'autres, levant les bras, assénaient sur la terre de violents coups de crosse !

—Misère de Dieu ! murmura-t-il à voix basse, le poing crispé, on dirait qu'ils achèvent les blessés !....

Une faiblesse le prit.

Il tomba à la renverse, évanoui, l'œil éteint.

Les Allemands avaient entendu le bruit de la chute. Ils accoururent.

Reconnaissant un des leurs dans le soldat que le bidon des Français avait ranimé, ils le saisirent par les épaules pour le tirer à l'écart.

Au même moment, le petit caporal sortant subitement de sa torpeur, s'appuya sur les coudes et leva la tête pour appeler au secours....

Mais un bavarois se dressa devant lui, le fusil levé, la crosse en l'air....

Hé ! fit-il....

Et le Gascon s'abattit, le crâne fracassé....

JEANNE MAGDELEINE.

SCIENCE RÉCRÉATIVE

DEUX DEVINETTES

Il faut savoir varier ses distractions, c'est le seul moyen de ne pas s'ennuyer.

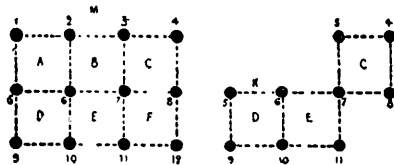
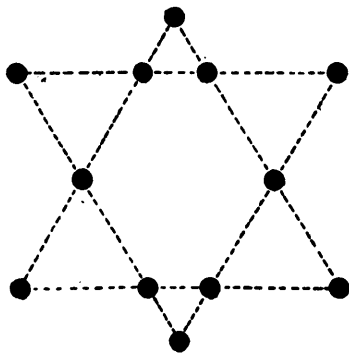
Voilà un principe que, je l'espère, nul ne contestera. M. de la Palisse lui-même, s'il était encore en vie, ne trouverait rien à y contredire.

Aussi, après avoir fait de la chimie, de la physique, de la photographie, voire même des mathématiques, nous laisserons de côté, pour aujourd'hui, ces sciences difficiles et nous allons.... jouer aux devinettes.

Deux suffiront pour commencer.

Pour proposer ces deux devinettes, vous n'aurez à vous munir que de douze jetons ou de douze pièces de monnaie ; même, au besoin, douze boulettes de mie de pain ou de papier suffiront.

La première de ces devinettes est la suivante :



“ Etant donnés douze jetons, les disposer de telle manière qu'ils forment une figure comportant six lignes droites et qu'il y ait quatre jetons sur chacune de ces six lignes.”

Ne cherchez pas à mettre ce problème en équations ou à le résoudre au moyen d'un raisonnement géométrique ; vous n'y réussiriez pas.

Quoiqu'il appartienne au domaine de la science, il échappe aux investigations mathématiques ; c'est une devinette qui s'adresse à votre sagacité et non pas à votre savoir.

La première figure donne la solution de la ques-

tion ; elle montre que les jetons doivent être placés aux sommets et aux points d'intersection des côtés des deux triangles équilatéraux dont les côtés sont parallèles deux à deux.

Voici la seconde devinette :

“ Douze jetons étant disposés de manière à former six carrés égaux et juxtaposés (M), enlever trois de ces jetons de telle manière qu'il ne reste ensuite que trois carrés.”

Même observation au sujet de cette devinette qu'au sujet de la première : il faut pour la trouver de la sagacité et de la patience.

La figure N donne la solution de la question.

On voit qu'il suffit d'enlever les jetons 1 et 2 du carré A et le jeton 12 du carré F.

Il y a évidemment deux solutions symétriques ; on pourra, par conséquent, procéder en sens inverse, c'est-à-dire enlever les jetons 9 et 10 du carré D et le jeton 4 du carré C.

C'est bien simple, mais encore faut-il y songer, c'est l'éternelle histoire de l'œuf de Colomb, et vous verrez des personnes essayer un grand nombre de déplacements infructueux avant de trouver la combinaison véritable qui doit donner la solution si désirée.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Fricots de volaille sauce tomate.— Quand on a du poulet rôti de la veille, on le coupe par morceaux égaux, ensuite on fait mariner dans un peu d'huile, de vinaigre, sel et poivre ; d'autre part, l'on fait une petite pâte à frire avec un peu de farine, un œuf, un peu de sel et de beurre fondu que l'on mouille avec très peu d'eau ; au moment de servir, tremper les morceaux de poulet dans cette pâte et les mettre dans une friture bien chaude ; on les égoute ensuite, on les sale un peu ; servir avec une sauce tomate dans une saucière.

Recette pour faire de la gelée de viande.— Deux pieds de porc, deux pieds de veau et un jarret de veau, — ces derniers désossés par le boucher, — et les premiers, flambés, seront attachés ensemble en bottillon. On fera bouillir à l'eau salée et poivrée, puis on écumera, et on ajoutera des légumes comme pour un pot-au-feu. Quand la cuisson est complète, on passe le bouillon qu'on laisse refroidir. Le jarret et les pieds de veau peuvent être mangés chauds, à l'huile ; les pieds de porc, pourront être coupés en deux, panés et grillés, ou mis au four. Rien n'est donc perdu.

Pour finir la gelée, on fouettera dans une casserole trois blancs d'œufs et un peu de vinaigre. Le bouillon légèrement réchauffé sera versé, cuillerée par cuillerée, dans les blancs d'œufs, sur le feu, en faisant bouillir doucement avec soin, en tournant toujours. On retire sur le coin du feu, on laisse reposer, on passe à travers un linge.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

On me demande si le sucre favorise les digestions. Cette propriété, attribuée au sucre, est réelle pour les estomacs qui fonctionnent normalement et pour ceux dont les sécrétions sont languissantes. Chez les gastralgiques dont l'estomac est d'ordinaire plein d'acids, il augmente cette disposition. Chez les dyspeptiques, il empâte la bouche et émousse l'appétit. Le sucre ne fait donc pas digérer tout le monde.

B.... se promenait au parc avec un de ses amis, un médecin de talent ; passe une jolie femme que le docteur salue.

— Quel est cette dame ? demanda l'ami.

— Une cliente.

— Il me semble qu'elle ne vous a pas rendu votre salut ?

— C'est possible. Nous sommes un peu en froid. J'ai soigné son mari.

— Et vous avez eu le malheur de le laisser mourir ?

— Au contraire, je l'ai sauvé.

NOTES & FAITS

Température du mois de février

—Du 1er au 5, froid et tempêtes locales.—Du 5 au 16, quelques jours de froid et d'autres de doux ; quelquefois pluie et grêle ; vent très fort par intervalles.—Du 13 au 19, changeant ; vent et neige par intervalles.—(Vers le 20, pluie locale.)—Du 20 au 28, vent et neige par intervalles et plusieurs jours de froid.

* * * *

Autour du calendrier

Le calendrier offre des curiosités peu connues, en voici quelques unes :

Aucun siècle ne peut commencer un mercredi, un vendredi ou un samedi. Le mois d'octobre commence toujours le même jour de la semaine que le mois de janvier ; le mois d'avril, le même jour que septembre. Février, mars et novembre commencent le même jour de la semaine. Tandis que mai, juin et août commencent à des jours différents entre eux. Ces règles ne s'appliquent pas aux années bissextiles.

L'année ordinaire se termine toujours le même jour de la semaine où elle a commencé. Enfin les années se répètent, c'est-à-dire qu'elles ont le même calendrier tous les vingt-huit ans.

* * * *

Anecdotes

Toujours les anecdotes sur Napoléon 1er.

Le 18 mars 1798, Bonaparte avait chez lui à dîner, à son petit hôtel de la rue Chantierine, Ducis, Collin d'Harleville, Bernardin de Saint-Pierre et plusieurs autres.

Le général, tout occupé à raconter ses campagnes d'Italie, ne se levait pas de table, quoiqu'on eût pris le café. Mme Bonaparte avait beau lui faire des signes, il ne les voyait pas, ou, préoccupé d'autre chose, ne les comprenait pas.

Enfin Joséphine, impatientée, se lève et frappe doucement sur l'épaule de son mari :

—Messieurs, dit Napoléon, je vous prends à moins que ma femme me bat.

—Tout le monde sait, répondit Collin d'Harleville, qu'elle seule a ce privilège.

* * * *

La crémation au XVI^e siècle

Dans un ouvrage de médecine publié à Francfort en 1679, par l'Anglais William Maxell, et composé de trois volumes, on lit ce passage :

« Puisque l'incinération des cadavres suivant l'usage antique n'est plus admise, les autorités devraient, du moins, veiller à ce que les corps fussent inhumés à une grande profondeur et en des lieux aussi éloignés que possible des habitations des vivants. De grandes calamités, telles que l'épidémie de peste qui, l'année dernière, a ravagé la ville de Londres, seraient ainsi évitées. L'incinération serait encore de beaucoup préférable et je pourrais à l'appui de ma thèse produire de solides arguments, mais l'usage actuel est trop enraciné dans les mœurs pour que les leçons de la raison puissent prévaloir contre lui. »

L'idée qui commence à se propager ne date pas d'hier, comme on le voit.

* * * *

La culture de la morue

En dépit de l'augmentation du nombre des pêcheurs, qui a presque doublé, et du perfectionnement des engins de pêche, les prises de morue dans les baies de l'île de Terre-Neuve et sur les bancs ne sont pas plus importantes aujourd'hui qu'il y a cinquante ans.

Cette appauvrissement des bancs a été attribué à ce fait que la fécondation des œufs, déposés par

des centaines de millions par la morue femelle dans la mer, n'était réalisée que dans une infime proportion, et l'on a même cru pouvoir établir que c'est à peine si, pour un million d'œufs semés, une seule morue arrivait à son complet développement. Cette considération a été l'origine de l'installation d'un Laboratoire d'éclosion artificielle sur l'île Deldo (baie de la Trinité), d'après les indications d'un savant norvégien, M. Neilson.

On espère arriver dans cet établissement à faire éclore de 250 à 300 millions de morues chaque année. La première expérience a été faite en 1890 : cette année là, on put faire éclore 17 millions de morues qui furent pour ainsi dire semés dans la baie ; la saison suivante a produit 40 millions de sujets ; et, en 1892, cette production a atteint le chiffre de 165 millions.

La morue n'atteignant son développement qu'au bout de quatre ans, c'est seulement l'année prochaine qu'on sera définitivement fixé sur la valeur de cette nouvelle industrie ; mais, dès à présent, les pêcheurs disent avoir vu un nombre énorme de jeunes morues dans des parages où l'on n'en rencontrait pas autrefois.

* * * *

France et Russie

Le grand duc de la famille impériale de Russie disait, il y a quelque temps :

—Paris et Saint-Petersbourg sont les deux capitales du monde.

—Et Londres ? lui demanda quelqu'un.

—Une grande maison de commerce, répondit l'altesse.

—Et Vienne ?

—Très jolie scène d'opéra.

—Et Berlin ?

—Un arsenal.

Cela se passait dans un salon diplomatique où flottaient tous les drapeaux. Un jeune attaché de l'ambassade d'Allemagne eut, à ce dernier mot, un éclat de fierté dans les yeux.

—Berlin est donc la vraie capitale du monde, prononça-t-il hautement. Car, aujourd'hui, ce sont les canons qui font la loi.

Il se fit un silence. Soudain, un vieux général français se pencha à l'oreille du jeune attaché d'ambassade, et, montrant deux officiers en uniforme, un Français et un Russe, qui s'étaient retirés dans un coin du salon :

—L'arsenal est pris entre deux feux, dit-il. Prenez garde, monsieur, qu'un jour votre poudrière ne vous saute à la figure !

C'est ce qu'on appelle river un clou.

* * * *

Curiosités des testaments

Un curieux testament est celui que nous vous citons dans les glanes historiques du *Musée des Familles*.

Louis Cartivius, jurisconsulte de Padoue, ordonna par son testament que celui d'entre ses parents ou amis qui pleurerait à son convoi serait exhéredé ; que, au contraire, celui qui y rirait du meilleur cœur serait son principal héritier ou son légataire universel. Il défendit de tendre en noir la maison où il mourrait, non plus que l'église où il serait enterré, voulant au contraire, qu'on les jonchât de fleurs ou de rameaux verts le jour de ses funérailles ; que des tambours, des violons et des flûtes tinssent lieu du son des cloches, et qu'on invitât tous les ménagères de la ville ; que cinquante d'entre eux marchassent à la tête du convoi et autant à la queue ; que son corps fût porté par des hommes habillés de vert, la bière couverte d'un drap de diverses couleurs ; que les jeunes garçons ou jeunes filles qui accompagneraient le convoi, au lieu de cierges portassent des rameaux ou des palmes et eussent des couronnes de fleurs sur la tête ; qu'il n'assistât à son convoi aucuns religieux vêtus de noir, ne voulant pas que cette couleur, qui est l'emblème de la tristesse, troublât la joie de son enterrement.

Ce testament, attaqué comme celui d'un homme en démence, fut confirmé par jugement supérieur. Cet acte, dirent les juges, ne saurait être regardé comme l'œuvre d'un homme dément ou d'un esprit faible, puisqu'il est celui d'un docteur célèbre, qui

le fit en pleine jouissance de ses facultés ; or un docteur très célèbre ne saurait être en démence ni faire une action folle.

LE CHERCHEUR.

NOUVELLES A LA MAIN

Bob à sa première leçon de géographie.

—Qu'est ce que c'est que cela ? lui demanda le professeur en plaçant son doigt sur la carte.

—Ça, répond l'enfant, c'est un ongle sale.

* * *

Mme B... est très malade, mourante presque.

—Ton amie Hélène, lui dit son mari, est venue prendre de tes nouvelles. Elle m'a chargée de toutes ses amitiés pour toi.

—Quelle chapeau avait elle ? demanda la mourante d'une voix éteinte.

* * *

Entre voyageurs provençaux :

—Beau pays, l'Égypte ; mais quelle chaleur !

—Un jour, prêt des Pyramides, j'ai fait cuire des œufs au soleil !...

—Té, mon bon, ce n'est rien auprès de Zanzibar... Nos œufs, nous les faisons cuir au clair de la lune !...

PRIMES DU MOIS DE DECEMBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal — Joseph Dufort, 60, rue Nonancourt ; J.-B. Terrault, 52, rue Frontenac ; Joseph Gariéty, 186, rue Panet ; Gilbert Lapointe, 197, rue Guy ; Delphis O Barne, 279, rue St-Laurent ; Chs. Z. Lantôt, 153, rue Craig ; Dame F.-X. Seers, 387, rue Craig ; Ernest Fortin, 321, rue Panet ; Mlle Virginie Bélaïr, 258, rue Iberville ; Gédéon Goulet, 1995, rue Notre-Dame ; Joseph St-Hilaire, 19, rue Versailles ; Ant. W.-M. Killy, 656, rue St-André ; Mlle Alexina Charbonneau, 21, rue Labelle ; Mlle Maria Brisson, 169, rue Pantaléon ; Joseph Pelletier, 245, rue des Seigneurs ; Dame Wilfrid Bourdon, 108, rue Amherst ; Pierre Villeneuve, 162, rue St-Demis ; L. Larose, 43, rue Beau ry ; F.-X. Bélanger, 376, rue des Seigneurs ; George Dagenais, 1326, rue Notre-Dame.

Québec — Stanislas Pouliot (\$5 00), 93, rue Desfossés, St-Roch ; Dame H. Matte, 318, rue St-Valier, Saint-Roch ; Mlle Lapière, 6, rue Saint-George ; J.-D. Boly, St-Roch ; Joseph Gârroux (deux primes), 45, rue Bédard, St-Sauveur ; Mlle Alma Lafrance, 338, rue St-Olivier ; Louis-Arthur Perron, 21, Côte Ste-Geneviève ; François Gauvreau, 132, rue St-François, St-Roch ; C. Faguy, 211, rue d'Aiguillon ; Roger Chevalier, 164, rue Dorchester.

Beauharnois. — Louis Fortier.

Ste-Cunégonde. — Pierre Rivard, 109, rue Duvernay.

St-Hyacinthe. — George Sauvé.

Anges Gard.en. — Anguste Mercure.

St-Jean, P. Q. — Joseph L'Homme.

St-Lambert. — Arthur Roy.

Valleyfield. — E. H. Solis.

St-Gabriel de Brandon. — Edmond Allard.

St-François-Xavier, Manitoba. — Patrick McCaughon, maître de Poste.

Boston, Mass. — J. G. Reberge.

EDITION AMERICAINE HERDOMADAIRE DU JOURNAL DES DEBATS

(32 pages et couverture forma in 4o)

Comprend la revue complète des événements de la semaine, de très nombreux articles littéraires, des nouvelles et des romans, etc. Principaux rédacteurs : A. Dumas, L. Halevy, L. viasse, Gréard, Vogué, Brunetière, de l'Académie française ; Jules Lemaitre, de Molinari, Leroy-Beaulieu, Charmes, Deschanel, Paul Bourget, de Parville, etc.

Abonnement \$5.00 par an, remboursables en publicité ou donnant droit à une prime.

S'adresser à la librairie L. DERMIGNY, 126 W. 25th sts., New-York. à sa succursale 1608, rue Notre-Dame, Montréal et à tous ses correspondants aux Etats-Unis et Canada. Spécimen gratuit envoyé sur demande.

On demande de bons agents dépositaires pour la Louisiane.

L'Ami des Salons, Les Lettres d'un Etudiant, Le Pater, voilà trois livres que tout le monde doit posséder. Ils méritent d'être lus. 10c le vol. G.-A. et W. Dumont, éditeurs, 1826, rue Sainte-Catherine.



—Ecrivez une fiche à M. Rochon pour lui dire de passer chez Françoise.—Page 28, col. 2.

EN FAMILLE

Par Hector Malot

Il chercha qui avait osé lâcher cette réflexion irrespectueuse, mais il lui fut impossible de trouver une certitude dans le tas. Alors il n'en cria que plus fort :

—Fichez-moi le camp !

Lentement on se sépara, et Perrine comme les autres allait retourner à son wagonnet quand la Quille l'appela :

—Hé, la nouvelle arrivée, viens ici, toi plus vite que ça.

Elle revint craintivement, se demandant en quoi elle était plus coupable que toutes celles qui avaient abandonné leur travail ; mais il ne s'agissait pas de la punir.

—Tu vas conduire cette bête-là chez le directeur, dit-il.

—Pourquoi que vous m'appellez bête ? cria Rosalie, car déjà le tapage des machines avait recommencé.

—Pour t'être fait prendre la patte, donc.

C'est y ma faute ?

—Bien sûr que c'est ta faute, maladroite feignante.

Cependant il s'adoucit :

—As-tu mal ?

—Pas trop.

—Alors file.

Elles sortirent toutes les deux, Rosalie tenant sa main blessée, la gauche, dans sa main droite.

—Voulez-vous vous appuyer sur moi ? demanda Perrine.

—Merci bien ; ce n'est pas la peine, je peux marcher.
—Alors cela ne sera rien, n'est ce pas.
—On ne sait pas ; ce n'est jamais le premier jour qu'on souffre, c'est plus tard.

—Comment cela vous est-il arrivé ?
—Je n'y comprends rien ; j'ai glissé.
—Vous étiez peut être fatiguée, dit Perrine pensant à elle-même.
—C'est toujours quand on est fatigué qu'on s'estropie ; le matin on est plus souple et on fait attention. Qu'est-ce que va dire tante Zénobie ?
—Puisque ce n'est pas votre faute.

—Mère Françoise croira bien que ce n'est pas ma faute, mais tante Zénobie dira que c'est pour ne pas travailler.
—Vous la laisserez dire.
—Si vous croyez que c'est amusant d'entendre dire.

Sur leur chemin les ouvriers qui les rencontraient les arrêtaient pour les interroger : les uns plaignaient Rosalie ; le plus grand nombre l'écoutait indifféremment, en gens qui sont habitués à ces sortes de choses et se disent que ça a toujours été ainsi ; on est blessé comme on est malade, on a de la chance ou on n'en a pas ; chacun son tour toi aujourd'hui, moi demain ; d'autres se fâchaient :

—Quand ils nous auront tous estropiés !

—Aimes-tu mieux crever de faim ?

Elles arrivèrent au bureau du directeur, qui se trouvait au centre de l'usine, englobé dans un grand bâtiment en briques vernissées bleues et roses, où tous les autres bureaux étaient réunis ; mais tandis que ceux-là, même celui de M. Vulfran, n'avaient rien de caractéristique, celui du directeur se signalait à l'attention par une véranda vitrée à laquelle on arrivait par un perron à double révolution.

Quand elles entrèrent sous cette véranda, elles furent reçues par Talouel, qui se promenait en long et en large comme un capitaine sur sa passerelle, les mains dans ses poches, son chapeau sur la tête.

Il paraissait furieux :

—Qu'est ce qu'elle a encore celle-là ? cria-t-il.

Rosalie montra sa main ensanglantée.

—Enveloppe-la donc de ton mouchoir, ta patte ! cria-t-il.

Pendant qu'elle tirait difficilement son mouchoir il arpenta la véranda à grands pas ; quand elle l'eut tortillé autour de sa main, il revint se camper devant elle :

—Vide ta poche.

Elle regarda sans comprendre.

—Je te dis de tirer tout ce qui se trouve dans ta poche.

Elle fit ce qu'il commandait et tira de sa poche un attirail de chose bizarres : un sifflet fait dans une noisette, des osselets, un dé, un morceau de jus de réglisse, trois sous et un petit miroir en zinc.

Il le saisit aussitôt :

—J'en étais sûr, s'écria-t-il, pendant que tu te regardais dans ton miroir un fil aura cassé, ta cannette s'est arrêtée, tu as voulu rattraper le temps perdu, et voilà.

—Je ne me suis pas regardée dans ma glace, dit-elle.

—Vous êtes toutes les mêmes ; avec ça que je ne vous connais pas. Et maintenant qu'est ce que tu as ?

—Je ne sais pas, les doigts écrasés.

—Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?

—C'est le père la Quille qui m'envoie à vous.

Il s'était retourné vers Perrine.

—Et toi, qu'est-ce que tu as ?

—Moi je n'ai rien, répondit-elle décontenancée par cette dureté.

—A'ors ? . . .

—C'est la Quille qui lui a dit de m'amener à vous acheva, Rosalie.

Ah ! il faut qu'on t'amène ; eh bien alors qu'elle te conduise chez le Dr Rochon ; mais tu sais ! je vais faire une enquête, et si tu as fait gare à toi !

Il parlait avec des éclats de voix qui faisaient résonner les vitres de la véranda, et qui devaient s'entendre dans tous les bureaux.

Comme elles allaient sortir, elles virent arriver M. Vulfran qui marchait avec précaution en ne quittant pas de la main le mur du vestibule :

—Qu'est-ce qu'il y a, Talouel ?

—Rien, monsieur, une fille des cannetières qui s'est fait prendre la main.

—Où est-elle ?

—Me voici, monsieur Vulfran, dit Rosalie en revenant vers lui.

—N'est-ce pas la voix de la petite fille de Françoise ? dit-il.

—Oui, monsieur Vulfran, c'est moi, c'est moi Rosalie.

Et elle se mit à pleurer, car les paroles dures lui avaient jusque-là serré le cœur et l'accent de compassion avec lequel ces quelques mots lui étaient adressés le détendait.

—Qu'est ce que tu as, ma pauvre fille ?

—En voulant rattacher un fil j'ai glissé, je ne sais comment, ma main s'est trouvée prise, j'ai deux doigts écrasés . . . Il me semble.

—Tu souffres beaucoup ?

Pas trop.

—Alors pourquoi pleures-tu ?

—Parce que vous ne me bousculez pas.

Talouel haussa les épaules.

—Tu peux marcher ? demanda M. Vulfran.

—Oh ! oui, monsieur Vulfran.

—Rentre vite chez toi ; on va t'envoyer M. Rochon.

Et s'adressant à Talouel :

—Ecrivez une fiche à M. Rochon pour lui dire de passer tout de suite chez Françoise ; soulignez " tout de suite ", ajoutez " blessure urgente "

Il revint à Rosalie :

—Veux-tu quelqu'un pour te conduire ?

—Je vous remercie, monsieur Vulfran, j'ai une camarade.

—Va, ma fille ; dis à ta grand-mère que tu seras payée.

C'était Perrine maintenant qui avait envie de pleurer ; mais sous le regard de Talouel elle se raidit ; ce fut seulement quand elles traversèrent les cours pour gagner la sortie qu'elle trahit son émotion :

—Il est bon, M. Vulfran.

—Il le serait bien tout seul ; mais avec le Mince, il ne peut pas ; et puis, il n'a pas le temps, il a d'autres affaires dans la tête.

—Enfin, il a été bon pour vous.

Rosalie se redressa :

—On ! moi, vous savez, je le fais penser à son fils ; alors vous comprenez, ma mère était la sœur de lait de M. Edmond.

—Il pense à son fils ?

—Il ne pense qu'à ça.

On se mettait sur les portes pour les voir passer, le mouchoir teint de sang dont la main de Rosalie était enveloppée provoquant la curiosité ; quelques voix aussi les interrogeaient.

—T'es blessée ?

—Les doigts écrasés.

—Ah ! malheur.

Il y avait autant de compassion que de colère dans ce cri, car ceux qui le proféraient pensaient que ce qui venait d'arriver à cette fille pouvait les frapper le lendemain ou à l'instant même dans les leurs, mari, père, enfants, tout le monde à Maraucourt ne vivait il pas de l'usine ?

Malgré ces arrêts, elles approchaient de la maison de mère Françoise, dont déjà la barrière grise se montrait au bout du chemin.

—Vous allez entrer avec moi, dit Rosalie.

—Je veux bien.

—Ça retiendra peut-être tante Zénobie.

Mais la présence de Perrine ne retint pas du tout la terrible tante qui, en voyant Rosalie arriver à une heure insolite, et en apercevant sa main enveloppée, poussa les hauts cris :

—Te v'la blessée, coquine ! Je parie que tu l'as fait exprès.

—Je serai payée, répliqua Rosalie rageusement.

—Tu crois ça ?

—M. Vulfran me l'a dit.

Mais cela ne calma pas tante Zénobie qui continua de crier si fort que mère Françoise, quittant son comptoir, vint sur le seuil ; mais ce ne fut pas par des paroles de colère qu'elle accueillit sa petite fille : courant à elle, elle la prit dans ses bras :

—Tu es blessée ? s'écria-t-elle.

—Un peu, grand-maman, aux doigts, ce n'est rien.

—Il faut aller chercher M. Rochon.

—M. Vulfran l'a fait prévenir.

Perrine se disposait à les suivre dans la maison, mais tante Zénobie se retournant sur elle l'arrêta !

—Croyez vous que nous avons besoin de vous pour la soigner ?

—Merci, cria Rosalie.

Perrine n'avait plus qu'à retourner à l'atelier, ce qu'elle fit ; mais au moment où elle allait arriver à la grille des sheds, un long coup de sifflet annonça la sortie.

XVIII

Dix fois, vingt fois pendant la journée, elle s'était demandé comment elle pourrait bien ne pas coucher dans la chambrée où elle avait failli étouffer et où elle avait si peu dormi.

Certainement, elle y étoufferait tout autant la nuit suivante et elle ne dormirait pas mieux. Alors, si elle ne trouvait pas dans un bon repos à réparer l'épuisement de la fatigue du jour, qu'arriverait-il ?

C'était une question terrible dont elle pesait toutes les conséquences ; qu'elle n'eût pas la force de travailler, on la renvoyait et c'en était fini de ses espérances ; qu'elle devint malade, on la renvoyait encore mieux, et elle n'avait personne à qui demander soins et secours ; le pied d'un arbre dans un bois, c'était ce qui l'attendait, cela et rien autre chose.

Il est vrai qu'elle avait bien le droit de ne plus occuper le lit payé par elle ; mais alors, où en trouverait elle un autre, et surtout que dirait elle à Rosalie pour expliquer d'une façon acceptable que ce qui était bon pour les autres ne l'était pas pour elle ? Comment les autres, quand elles connaîtraient ses dégoûts, la traiteraient-elle ? N'y aurait-il pas là une cause d'animosité qui pouvait la contraindre à quitter l'usine ? Ce n'était pas seulement bonne ouvrière qu'elle devait être, c'était encore ouvrière comme les autres ouvrières.

Et la journée s'était écoulée sans qu'elle osât se résoudre à prendre un parti.

Mais la blessure de Rosalie changeait la situation. Maintenant que la pauvre fille allait rester au lit plusieurs jours sans doute, elle ne saurait pas ce qui se passerait à la chambrée, qui y coucherait ou n'y coucherait point, et par conséquent ses questions ne seraient pas à craindre. D'autre part, comme aucune de celles qui occupaient la chambrée ne savait qui avait été leur voisine pour une nuit, elles ne s'occuperaient pas non plus de cette inconnue, qui pouvait très bien avoir pris un logement ailleurs.

Cela établi, et ce raisonnement fut vite fait, il ne restait qu'à trouver où elle irait coucher si elle abandonnait la chambrée.

LES MANGEURS DE FEU

Quatrième Partie

L'IDEE DE JOHN GILPING

D'un coup de marteau vigoureusement appliqué, il fit sauter le bouton, et grâce à ces précautions n'éprouva aucune commotion ; ceci fait, il ouvrit tout doucement la porte, car il avait vu le capitaine faire manœuvrer le système de fermeture le jour où Tanganook avait été fait prisonnier. Il introduisit d'abord sa caisse entre les deux cloisons étanches ; il n'y avait pas à espérer de pouvoir remonter à la surface de l'eau avec ce fardeau, mais la nécessité rend ingénieux. Il avait attaché à la caisse la corde à loch du bord, longue d'environ 150 mètres, puis avait disposé cette corde en arceaux circulaires, de façon qu'elle fût se dérouler d'elle-même avec la plus grande facilité ; à l'autre extrémité, il avait fixé un énorme morceau de liège qui devait remonter à la surface de l'eau, entraînant la corde à loch avec lui.

Pénétrant alors entre les deux cloisons, il n'eut qu'à abandonner la porte de communication intérieure pour qu'elle se refermât d'elle-même.

Le moment solennel était arrivé ! Il n'avait maintenant qu'à pousser le bouton de la porte intérieure, attendre les six secondes nécessaires à l'enlèvement des eaux, pousser sa caisse au dehors, et s'élancer lui-même dans le liquide élément.

Mais sur le point d'exécuter la dernière partie de son plan, il se sentait envahi par des craintes étranges.

Cependant ce n'était plus le moment de reculer ; il l'eût voulu, du reste, qu'il n'eût pas pu, la porte qui donnait sur le salon du *Remember* ne s'ouvrait de la cloison que par un mécanisme qui lui était inconnu, et il ne pouvait rester ainsi encastré dans la muraille du navire. Vingt fois il posa la main sur le bouton, n'osant pas le pousser et restant là, haletant, frissonnant. . . . Cependant il réfléchit à temps que l'émotion qui le gagnait menaçait de lui faire perdre ses forces ; il saisit fiévreusement la caisse qu'il avait placée près de lui, pour ne pas perdre une parcelle d'un temps si précieux, aspira rapidement une forte provision d'air, et avec l'énergie du désespoir, poussa fortement le bouton de la porte intérieure ; à l'instant même elle s'ouvrit toute grande et l'eau pénétra impétueusement dans la cloison ; jeter la caisse et s'élancer en même temps au dehors par le même mouvement, fut l'affaire d'une seconde. Il avait agi avec une décision et une vitesse prodigieuses. . . . les mains relevées au dessus de la tête et battant l'eau vigoureusement des pieds, il commença son ascension. C'était un nageur émérite, qu'Ivanovitch, et, fort heureusement pour lui, il faisait beaucoup plus d'un mètre à la seconde, sans ce qu'il ne fût pas arrivé à la surface. Une minute, c'est peu, mais comme elle lui parut longue et pénible ! l'eau lui bourdonnait dans les oreilles, sa poitrine commençait à s'oppresser, et il n'était pas encore à la surface : quelques instants encore, et sa bouche allait s'ouvrir malgré lui, et il allait rouler inerte au milieu des flots. Dans un effort suprême, il se raidit contre la souffrance, augmentant encore la rapidité de ses mouvements. . . . Tout à coup, il se crut perdu, sa poitrine contractée refusait de rester plus longtemps sans air, le sang lui affluait aux tempes, au cerveau ; encore un effort, le dernier, et, n'y tenant plus, il ouvrit la bouche. . . . O joie ! ô bonheur ! un air pur et froid vint calmer ses poumons oppressés, il avait atteint la surface du lac, il était sauvé. Il attendit quelques instants en nageant, décidément la chance le favorisait ; peu à peu, en effet, la planche de liège émergeait des profondeurs ; ayant à entraîner la corde à loch qui se déroulait à mesure, elle avait marché moins vite que lui.

Tout était silencieux et calme autour du lac, et il se dirigea tranquillement vers la rive, poussant le flotteur de liège devant lui. Dès qu'il eut abordé, il attira à lui la caisse de fer blanc qui monta sans efforts, puis l'ayant ouverte à l'aide d'une sorte de couteau à conserves dont il s'était muni, il se vêtit à la hâte.

Il n'avait qu'un parti à prendre ; fuir les lieux habités, le jour se cacher dans le Buisson et ne marcher que de nuit ; il lui faudrait de longs mois pour arriver à Melbourne, plus d'une fois il souffrirait de la faim, car il allait être réduit à vivre de racines, de miel sauvage, n'osant pas se servir de ses armes pour se procurer du gibier, par crainte d'attirer sur lui les naturels ; mais il n'avait pas le choix, toute autre ligne de conduite le menait infailliblement à sa perte.

Une fois à Melbourne, il trouverait les fonds nécessaires chez le banquier des Invisibles et rentrerait en Europe ; cette fois, c'était bien fini, il abandonnerait la partie.

Le jour n'allait pas tarder à paraître, et pour éviter d'être surpris, il se jeta dans le Buisson en forçant la marche, afin de mettre rapidement la plus grande distance entre ses ennemis et lui. Jonathan, pensait-il, pouvait se rendre au *Remember*, s'apercevoir de son évasion et lancer les guerriers nagarnooks dans toutes les directions.

Il s'engagea dans une petite vallée au bout de laquelle il aperçut une grotte qui s'ouvrait dans le roc vif et qui ne lui parut habitée que par quelques oiseaux de nuit ; il y pénétra.

Celle-là était assez profonde et très spacieuse ; les yeux d'Ivanovitch s'habituant peu à peu à l'obscurité, il ne tarda pas à apercevoir une masse

noirâtre dont il ne pouvait distinguer les contours, mais qui ne paraissait pas faire corps avec les roches de l'intérieur.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction, quand s'étant approché de cet objet, il se trouva face à face avec le *Swan*.

Il allait rétrograder sans bruit, pour ne pas révéler sa présence, mais le complet silence qui régnait à bord l'intrigua, il résolut d'en avoir le cœur net ; il s'approcha, retenant son souffle, le hublot était ouvert. Après de longues hésitations, il se décida à monter sur le pont. . . . personne. . . . Il descendit par le panneau dans le faux pont, il était vide.

— Oh ! si je pouvais le diriger, se dit Ivanovitch, quelle éclatante revanche je prendrais ! . . . Mais non, Jonathan avait conservé pour lui tous ses secrets.

En remontant sur le pont, cependant, il aperçut les touches de direction placées dans une sorte de dépression quadrangulaire que Willigo avait oublié de refermer. Erreur fatale qui devait avoir de bien terribles conséquences.

Ivanovitch eut un éclair d'espérance.

— Ah ! pensa-t-il, si ces touches étaient en communication avec l'intérieur ! . . .

Il s'approcha en tremblant et pressa légèrement sur la première ; le *Swan* s'ébranla et s'avança de quelques pas ; même tentative sur la seconde, et le *Swan* recula.

Ivanovitch faillit se trouver mal de joie. . . . Il riait, pleurait, frappait dans ses mains comme un fou, et peu s'en fallut que sa raison n'y résistât point. Ce fut du délire, de l'enthousiasme débordant et les voûtes de la caverne résonnaient sous ses acclamations ; il se criait à lui-même :

— Vive le colonel Ivanovitch, souverain du monde ! Mort aux traîtres ! Hurrah ! hurrah ! hurrah ! Le colonel Ivanovitch est roi ! le colonel Ivanovitch est dieu !

Pendant quelques instants il frisa réellement la folie.

Quand il eut recouvré le calme nécessaire et qu'il put envisager froidement sa situation, il eut un âpre sourire de haine et de vengeance satisfaite.

Mais il fallait se hâter de mettre le *Swan* en sûreté. Ivanovitch ne connaissait encore ni les manœuvres diverses, ni les multiples évolutions dont le navire aérien et sous-marin était susceptible, ni surtout le moyen de se servir des accumulateurs pour diriger toute la masse électrique sur un seul point qu'on désire foudroyer.

Il sait que la moindre faute peut entraîner les plus graves conséquences, briser quelque important rouage et rendre inutile cette puissante machine. Il en étudia donc à loisir et prudemment toutes les parties, et ne se jettera dans la mêlée que quand il sera entièrement maître de son prodigieux instrument. Il résolut donc de se rendre chez les Ngotaks, qu'il était sûr maintenant de gagner à sa cause, car il ferait luire à leurs yeux la destruction de leur éternels ennemis les Nagarnooks et la suprématie dans le Buisson.

Ce parti une fois bien arrêté dans sa pensée, il pressa la seconde touche de direction, et le *Swan* sortit triomphalement, en reculant, de la caverne où le pauvre Willigo l'avait remis.

Dès qu'il fut à l'air libre, Ivanovitch poursuivit ses expériences ; en quelques instants il put s'assurer qu'il pouvait à son gré faire évoluer le *Swan* sur le sol ou dans l'air : c'était tout ce qui lui fallait pour le moment. Une fois chez les Ngotaks, il verrait à ouvrir la cabine de direction pour étudier dans tous ses détails le fonctionnement de ce merveilleux navire.

Alors il lui vint une idée étrange, qu'il résolut de mettre immédiatement à exécution. . . . En se rendant chez les Ngotaks par la voie aérienne, ne pouvait-il pas planer au dessus de France-Station pour narguer ses ennemis et leur jeter du haut des airs un insolent défi ? N'était-ce pas un avantage des vengeances qu'il se promettait d'exercer ? Et il pouvait le faire impunément. Jonathan n'était-il pas réduit à l'impuissance ?

Ivanovitch lança immédiatement le *Swan* dans les airs et le dirigea en droite ligne sur l'habitation de ses ennemis, en se maintenant à une altitude d'environ 500 mètres ; il chargea sa carabine avec quelques cartouches à balles explosives et, l'ayant placée à portée de sa main, il attendit.

Le petit navire déployait son maximum de vitesse ; en moins de dix minutes il fut au-dessus de France-Station, où il arriva comme un bombe ; Ivanovitch ralentit la marche et se mit à planer en décrivant des cercles.

Alors se passa une scène inénarrable. Tous les habitants du chalet étaient sortis sur l'esplanade, Olivier, le Canadien et Jonathan en tête ; ils regardaient sans pouvoir échanger un mot, littéralement stupéfiés, hypnotisés par le spectacle qu'ils avaient sous les yeux.

Toujours planant, Ivanovitch descendit à portée de la voix :

— Salut ! cria-t-il, salut au traître Jonathan Spies, au capitaine Rouge ! Salut à Olivier de Lauragais d'Entraygues ! Salut à Dick le Canadien ! Salut à tous de la part de l'homme masqué !

— Le misérable ! exclama Jonathan, avec un cri de rage ; il s'est évadé et a volé le *Swan* !

—L'homme masqué ! fit à son tour le comte, au comble de la stupéfaction.

—Adieu, mes maîtres ! poursuivit le Russe, en ricanant ; je vous accorde la trêve de Dieu ! huit jours, pour vous préparer à la mort... Dans huit jours nous nous reverrons !...

Et reprenant à toute vitesse le chemin de l'ouest, le *Swan* disparut bientôt à l'horizon.

—Et dire que je suis impuissant ! se récria le capitaine Rouge grinçant des dents et pleurant de rage... Le misérable ne connaît pas encore la marche des accumulateurs, mais dans huit jours !... Olivier, Dick, courons au placer ; si avant huit jours Gilping n'a pas trouvé le moyen de relever le *Kemember*, nous sommes tous perdus.

Le lendemain, au coucher du soleil, trois chefs ngotaks se présentaient, graves et solennels, sur le seuil de l'habitation ; en raison de l'enlèvement de leur koboug, ils enfonçaient leur hache dans la porte principale du chalet, et proclamaient la guerre d'extermination contre les blancs et les Nagarnocks.

LES CAVALIERS NOIRS DE L'OURAL

Première partie

Une lutte fantastique

CHAPITRE I

La mort de Willigo.—Funérailles d'un chef.—Alerte sous bois.—L'oiseau moqueur.

Avant de conduire le lecteur sur le champ de bataille où se terminera la lutte engagée depuis plus de deux années entre le comte d'Entraygues et les Invisibles, il nous reste à faire connaître les derniers événements à la suite desquels Olivier et ses amis avaient quitté l'Australie.

Willigo, le vieux chef, et Koanock succombèrent à leurs blessures la nuit même qui suivit la déclaration de guerre des Ngotaks et l'insolente bravade de l'homme masqué. Les incantations des coradjis avaient été impuissantes à les sauver. Prévenu par Niroobah que la fin de l'Aigle-Noir approchait, le Canadien s'était rendu aux grands villages des Nagarnocks pour fermer les yeux de celui qui pendant quinze ans avait été le fidèle compagnon de sa vie aventureuse.

Lorsque Dick pénétra dans le kraal de son ami, le chef, qui avait recouvert toute sa raison, comme pour se voir mourir, l'accueillit avec un sourire plein de douceur, heureux d'emporter avec lui, aux grands territoires de chasse des ancêtres, le dernier regard de son frère d'adoption.

Après avoir pris les mains du nouvel arrivant dans les siennes, l'Aigle-Noir lui dit avec effort :

—Frère Tidana, le vieux guerrier, avant de mourir, aurait bien aimé aussi à voir le jeune Menouah auprès de lui.

C'est ainsi que l'Aigle-Noir désignait souvent le comte d'Entraygues.

Il n'a pas osé, répondit le Canadien, venir troubler notre dernier entretien.

Et il laissa tomber une larme sur les mains décharnées du moribond.

—Ne pleure pas, fit Willigo, n'avons-nous pas vengé la Fleur-de-Melha...

Le Motou-Oui (Grand Esprit) a trouvé que l'Aigle-Noir avait assez vécu, et il a dirigé la balle du blanc qui devait envoyer le vieux guerrier au pays des ancêtres.

Puis ses yeux se fixèrent dans l'espace, comme attirés par un spectacle invisible.

Les voilà, dit-il, je les vois... Tous les guerriers de la tribu qui sont partis avant moi sont là... Ils viennent me chercher pour me conduire aux grands territoires de chasse où les kangourous sont plus nombreux que les feuilles des bois, où l'opossum glapit nuit et jour sur les bords des lacs couverts de hérons et de cygnes noirs... Attendez moi, je vous suis ! Le vieux chef s'éteignit au bout de quelques instants d'une épouvantable agonie, sa fin fut un dernier combat, cette nature de fer ne voulait pas mourir.

Bien qu'il eût depuis plusieurs jours perdu tout espoir, le coup fut rude pour le Canadien, il lui sembla que quelque chose d'important venait de se briser dans son cœur.

Le trappeur s'était agenouillé près de la couche où son ami venait de s'endormir du sommeil éternel, et pendant de longues heures, il se laissa aller au flot des souvenirs qui le rapportait vers le passé, et de temps à autre une larme venait sillonner son mâle visage, et de sa poitrine oppressée s'échappait un douloureux sanglot... Au point du jour, il fut tiré de ses méditations par des cris et des hurlements entremêlés des chants funéraires ; toute la tribu, hommes, femmes, enfants, ayant appris la mort du chef, s'étaient rendus devant son kraal pour manifester leur douleur ; les cris de vengeance dominaient tous les autres.

—Qui a tué Willigo le grand chef ? Qui a tué Koanock ? exclamait la foule, vengeance ! vengeance !

Lorsque le Canadien parut sur le seuil du kraal, une clameur immense échappa de toutes les poitrines.

—Tidana ! Tidana ! quel est le meurtrier de ton frère Willigo ?

Pendant tout le temps qu'avait duré leur maladie, l'Aigle-Noir et le Fils de la Nuit s'étaient tus d'un commun accord sur les causes de leurs blessures, et personne en dehors des Européens ne connaissait les péripéties du combat solitaire qui avait eu lieu la nuit même de la fête, entre les deux Nagarnocks et le capitaine Rouge. Malgré sa profonde douleur, le Canadien était animé d'un trop grand esprit de justice pour faire un crime à Jonathan Spiera de la mort des deux indigènes ; attaqué par eux, il s'était défendu, c'était la loi de la guerre, et pour rien au monde, Dick n'eût livré le capitaine à la vengeance des Nagarnocks.

Cependant les cris de la foule devenaient de plus en plus menaçants et Dick ne pouvait éviter de répondre à la question qui lui était posée, lorsque la voix de Niroobah vint tout à coup le tirer d'embarras.

—Notre frère Tidana, dit le jeune homme, n'était pas avec Willigo et Koanock cette nuit où ils sont rentrés blessés au kraal, sans cela il eût fait parler sa carabine et nos guerriers ne seraient pas morts.

—C'est vrai, je n'étais pas avec eux, répondit le Canadien.

—Et je fais, moi, continua Niroobah, quel est celui qui les a lâchement frappés dans la nuit, en se cachant, comme l'opossum, dans l'épais feuillage d'un buisson.

—Parle ! Niroobah, excama la foule. Parle !

Celui qui a frappé traîtreusement le grand chef et Koanock, sans avoir déposé la hache de la guerre à la porte de leur kraal, vous le connaissez tous, c'est l'ennemi de notre frère Tidana et de nos alliés les blancs... Vous le connaissez tous, c'est Otonah Nch (l'homme masqué), l'ami des lâches Ngotak !



Tous les habitants du chalet étaient sortis sur l'esplanade.—Page 129, col. 2.

Séance tenante, le conseil des Anciens fut assemblé.

Des messagers furent expédiés immédiatement aux Ngarnocks et à l'homme masqué, pour leur signifier que, quand la lune aurait accompli par trois fois sa course d'un horizon à l'autre, l'armée nagarnocke marcherait contre eux sur le sentier de la guerre.

Sur le soir eurent lieu les funérailles de Willigo et de Koanock, d'après le cérémonial que nous avons vu, suivi par l'Aigle-Noir lui-même, lorsqu'il rendit les derniers devoirs au pauvre Menouah ; deux mille guerriers, peints en guerre, y assistaient, et chacun d'eux vint, à tour de rôle, devant le double bûcher, en poussant son cri de guerre et de vengeance, c'était la plus forte armée que jamais peuplade australienne eût mise sur pied, elle était de taille à résister même à une coalition des trois autres tribus, Niroobah, Dundaroup et Ngotaks. Six prisonniers de guerre furent égorgés et jetés dans les flammes, afin de servir d'escorte aux deux guerriers Nagarnocks dans leur longue route de la terre à la lune, et le corps entier des coradjis, disposés en cordon autour du bûcher, prononcèrent pendant toute la durée de l'incinération les paroles magiques qui devaient éloigner les esprits errants en quête d'une enveloppe mortelle, de la dépouille des deux trépassés. En même temps les femmes de la tribu, répandues dans la forêt, chantaient l'hymne des morts en poussant de temps à autre des huilements plaintifs.

LOUIS JACOBSON

CHOSSES ET AUTRES

— Dans certaines parties de l’Ethiopia, c’est une marque de politesse de paraître dans le costume d’Eve.

GOUDRON LIQUEUR HYGIENIQUE, ANTI-EPIDEMIQUE, PRESERVATIVE ET CURATIVE DES MALADIES de la poitrine, de l’estomac et de la vessie. Exiger l’adresse 19, r. Jacob, Paris.

— Un parisien vient d’inventer une machine à faire les sandwiches.

— Un savant russe prédit une famine sans pareille pour 1894.

PILULES APPROUVEES PAR L’ACAD. DE MED. DE PARIS, CONTRE l’Anemie, la Chlorose, ou pâles couleurs, l’Epuisement des forces. LES PILULES DE VALLET VRAIES SONT BLANCHES ET SUR CHACUNE EST ECRIT LE NOM VALLET.

VALLET 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES
— En Espagne, une superstition veut que l’eau dans laquelle a trempé l’anneau de la mariée guérisse du mal d’yeux.

QUINUM LABARRAQUE VIN FEBRIFUGE, TONIQUE DIGESTIF, APPROUVE PAR L’ACADEMIE DE MEDECINE DE PARIS, pour les convalescents et tous ceux qui souffrent de faiblesse de l’estomac, d’anemie, d’épuisement cause par l’age, les excès, le travail, la fièvre. EN BOUT. ET 1/2 BOUT. 19, rue Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

— L’archiduc Salvator d’Autriche vient d’inventer une mitrailleuse qui tire avec la poudre sans fumée de 450 à 480 coups à la minute. L’essai qui en a été fait a parfaitement réussi.

LA BANQUE DU PEUPLE

La succursale ouest, de cette banque, a maintenant ouvert ses bureaux à l’encoignure des rues Notre Dame et Richmond, et recevra des dépôts d’épargne de \$1.00 en montant au taux de 4 o/o par an.

DES MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l’électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d’après les procédés les plus modernes.

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l’Ecole Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal.

LIBRAIRIE FRANÇAISE
L. DERMIGNY
126 w. 25th STREET, NEW-YORK
SUCCURSALE A MONTREAL
1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du “Petit Journal,” de Paris, de son supplément colorié, et du “Journal Illustré,” pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l’Echo de la Semaine, l’Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc.; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

Saint-Nicolas, journal illustré pour les enfants, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr.; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20 fr.; six mois : 12 fr. S’adresser à la librairie Ch. Delagrave, 16, rue Soufflot, Paris, France

Jeux d’esprit et de combinaison

CHARADE

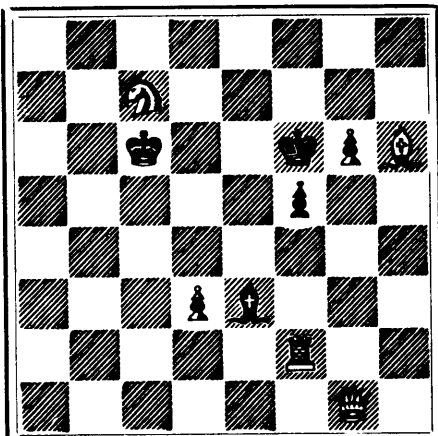
L’un est fleuve, cité, royaume, ou jeu d’adresse
L’autre bourg, ou rivière, arrose le Vexin.
Fillette riche au tout jamais ne s’intéresse.
Pour la pauvre il vaut du satin.

ENIGME

En figure triangulaire,
Je me promène par les champs;
Et quand je caresse ma mère,
Je la gratte avec les dents.

No 142—PROBLEME D’ECHECS

Composé par M. K. Muril.
Noirs—3 pièces

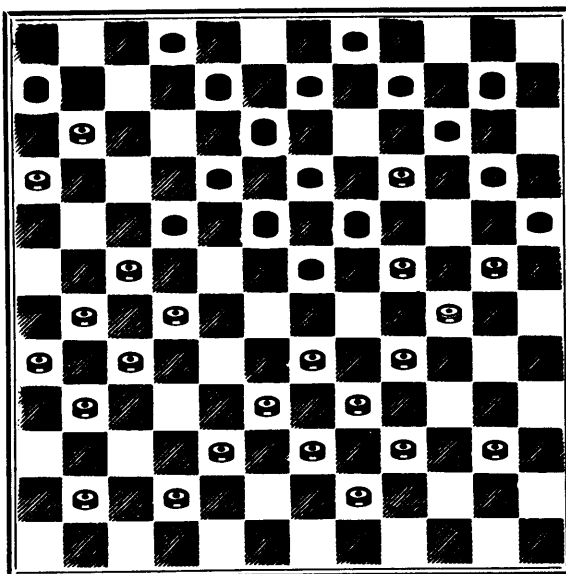


Blancs—7 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 135.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. J. H. Desaulniers, Nicolet
Noirs—17 pièces



Blancs—23 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 133

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
51	45	26	37
53	49	43	56
47	40	36	69
68	61	56	67
70	63	69	34
39	4	67	52
4	71	19	64
71	65 gagnent.		

Solution de la charade : Bécasse.

Solution du problème d’Echecs No 141
Blancs Noirs
1 D 2 C 1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.

Quelques-uns de nos correspondants ont le sang un peu trop bouillant, ils devraient bien comprendre que nous ne pouvons pas toujours attendre à la dernière minute pour préparer notre matière et, d’ailleurs, notre journal, quoique daté du samedi, est toujours délivré le mercredi. Ainsi, les solutionnistes dont les réponses ne nous parviennent pas assez tôt pour être publiées dans la semaine qui suit la publication du problème devraient attendre la semaine suivante avant de nous le reprocher.

Ont deviné : MM. Alf. Merit, Ottawa; Nap. Brochu, Lévis; Aug. Mercure, Ange Gardien de Rouville; J. A. Choquette Ottawa; J. B. Deslauriers, Saint-Henri; A. Campbell et A. Ladouceur, Sainte-Cunégonde.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie

DERNIERE
GRANDE VENTE

A
L’OCCASION

de notre

Déménagement

Tout le stock entier sera vendu

avec

**REDUCTIONS DE
10 A 75 P. C.**

Voyez à ce que l’on vous donne
votre escompte sur toutes marchan-
dises achetées durant cette

GRANDE VENTE

JOHN MURPHY & CIE

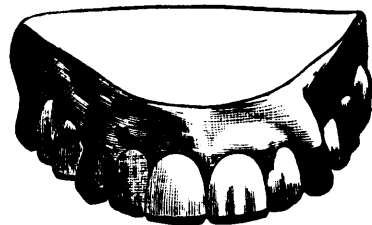
Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bill. Vol. 2182

Federal Vol. 52

Nouveaux procédés américains pour plom-
bage de dents, en porcelaine et en verre,
plus résistant que le ciment, imitant par-
faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire
les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER

Téléphone no 2113.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois

Recevront gratuitement le feuilleton en
cours de publication “ En Famille.”

**UNE BOITE
LE GRAND
TAKE
THE BEST
SHILOH'S
CURE.**

Remède con-
tre la toux,
55c, 50c, 25c.
Guérit la Consommation, la Toux, le
Grippe, les Maux de gorge. Vendu par
Tous les Pharmaciens.

À LA
VILLE DE MONTREAL

\$150.000

De Marchandises vendues à un bon marché extraordinaire pendant 60 jours.

Immenses Réductions

DANS TOUS LES

DEPARTEMENTS !!

\$10,000 de jouets vendus presque pour rien !

Hâtez-vous de venir si vous voulez profiter de cette occasion unique. Rien de semblable n'a jamais été vu à Montréal.

Cie GENERALE
— DES —
BAZARS

COIN DES RUES

Ste-Catherine & St-Laurent
Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

POUR CADEAUX : Nous venons de recevoir un très grand choix de cols, cravates, foulards et mouchoirs en soie. Les plus hautes nouveautés toujours en main.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

1870

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000
Primes pour l'année 1892..... 2,567,061
Fonds de réserve..... 1,095,000

J. H. ROUSSE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOEUB, Agent du dept français.

PIERRE DUFONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les
MALADIES de POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : **CHEVRIER**



Une
Erreur
Commune

Beaucoup de personnes supposent que le CHOCOLAT et le COCOA sont la même chose, la seule DIFFÉRENCE étant que l'un est en poudre (de la plus grande facilité dans la préparation), tandis que l'autre ne l'est pas.

C'EST UNE ERREUR

PRENEZ le Jaune de l'Œuf,
PRENEZ l'Huile d'Olive,
Que reste-t-il ?
UN RESIDU. Il en est ainsi du COCOA.

Une comparaison :

Le COCOA est le lait écrémé.
Le CHOCOLAT de la crème pure

Demandez à l'Épicier — LE —

CHOCOLAT MENIER

Vente annuelle dépassant 33 millions de livres.

S'il ne l'a pas en vente, envoyez son nom et votre adresse à Menier, Succursale canadienne, 12 et 14, rue Saint-Jean, Montréal.

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

Emplâtre Souverain des Montagnes Vertes de GEO. TUCKER



Nous offrons \$400 00 de récompense pour un meilleur emplâtre. Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recouru aux EMPLÂTRES SOUVERAINS DES MONTAGNES VERTES DE GEO. TUCKER pour le soulagement immédiat des douleurs Rhumatismales, Rognons, Matrice, Poitrine, Côté-a. Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez
GEO. TUCKER

LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

392, RUE CRAIG, MONTREAL.—Prix 25c.

Lapins Sauvage
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS.
M. J. N. LAPRES ÉTAIT AUTREFOIS DE LA MAISON W. NOTMAN & FILS.
— PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU PASTEL, ETC ETC
CRAYON
TELEPHONE 7283

PACIFIQUE CANADIEN

Le trains laissent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 4.45 a.m., *9.10 p.m.,
Boston, 8.00 a.m., *8.20 p.m.
Portland, 9.00 a.m., *4.20 p.m.
Toronto—8.25 a.m., *9.00 p.m.
Détroit, Chicago, 8.25 a.m., *9.00 p.m.
St. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., 8.10 p.m.
Winnipeg et Vancouver, 4.45 a.m., 8.10 p.m.
St-Anne, Vaudreuil, etc. 8.25 a.m., 4.15 p.m. 6.15 p.m.
Brockville, Vaudreuil, 8.25 a.m., 4.15 p.m., 9.00 p.m.
Winchester, 8.25 a.m., 4.15 p.m., St-Jean, 8.00 a.m., 4.05 p.m., *8.40 p.m. *8.20 p.m.
Sherbrooke, 4.05 p.m. *8.40 p.m.
Waterloo et St-Hyacinthe, 4.05 p.m.
Perth, 8.25 a.m. 4.15 p.m., *9.00 p.m.
Newport, 8.00 a.m., 4.05 p.m., *8.20 p.m.
Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., *8.40 p.m.
Hudson, Rigaud et Pointe Fortune 6.15 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :
Jûbec, 8.10 a.m., *8.30 p.m. et 8.10.30 p.m.
Olette, St-Gabriel, 3 Rivières 5.15 p.m.
Stawia, 8.50 a.m.,
St-Lin, St-Eustache et St-Agathe, 5.30 p.m.
St-Jérôme, 8.50 p.m., 5.30 p.m.
St-Rose et St-Thérèse—8.50 a.m., (a) 3, p.m. 5.30 p.m. — Samedi 1.30 p.m. au lieu de 3.00 p.m.
† Samedis exceptés. * Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours le semaine seulement tel qu'indiqué.
Chars-palais et chars-dortoirs. † Dimanches seulement. (a) Excepté les samedis et dimanches. † Connection avec Portland tous les jours, le samedi excepté.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST. JACQUES
COIN DE LA RUE ST. FRANÇOIS XAVIER

PATENTS
PATENTS, TRADE MARKS, COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communication strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.
Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.